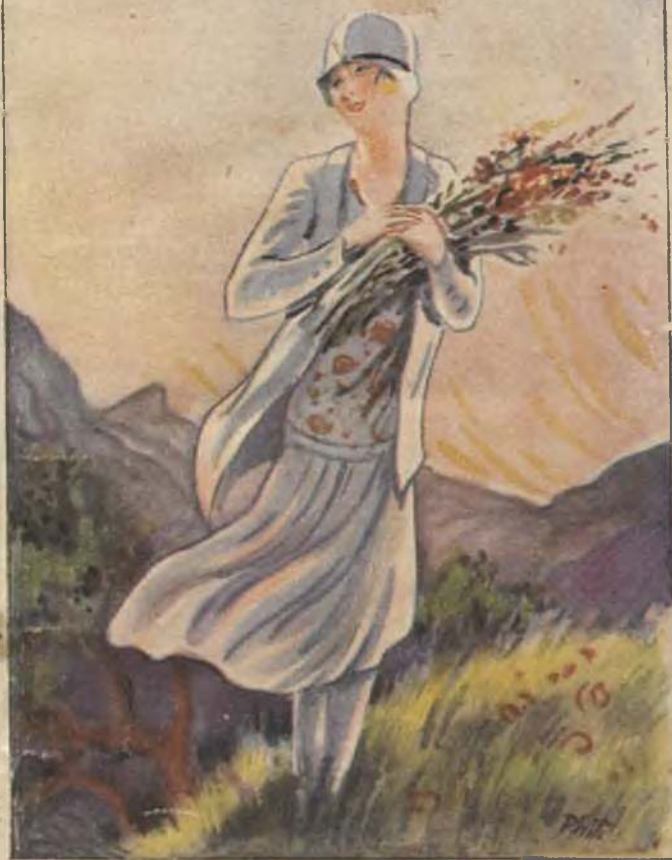


L'AUBE SUR LA MONTAGNE

PAR CLAUDE RENAUDY



PRIX:

1^{fr.}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Garani
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C92697

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monella*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lutlle et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 259. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de safran*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illustration masculine*. — 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitté ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herule, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludiline*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIE : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Violette*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORE : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Laquelle l'aimait ?* — 63. *Ca n'encanta*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 268. *Mieux que l'argent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le cœur de tante Mitche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les selgles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 20. *En lutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petite. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mariage d'Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 91. *Arllette, jeune*
filie moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurico VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté.
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

CLAUDE RENAUDY

L'Aube sur la Montagne



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Aube sur la Montagne

I

UNE ÉTRANGE ANNONCE

Malgré l'heure tardive, Pierre Durand travaillait encore. Il avait poussé sa table devant la baie largement ouverte sur le balcon et il profitait du jour déclinant qui mourait au seuil de la chambre.

Les jardins du Luxembourg dressaient leur masse sombre sous le ciel qu'ensanglantait le crépuscule. Mais Pierre connaissait trop cet horizon et ne le regardait plus.

Soudain la porte claqua et Pierre se retourna : un jeune homme était là, devant lui, et contemplait, avec un demi-sourire amusé, le propriétaire du lieu.

— Comment, c'est ce vieux Robert Noldy !
Oh ! l'heureuse surprise !

Et Pierre s'avança, les mains tendues, vers le visiteur.

— C'est moi...

— Quel bon vent t'amène?

— Un vent qui vient de la montagne...

Tous deux s'assirent et Pierre reprit :

— Explique-toi...

L'ombre estompait le visage du nouveau venu, mais un reflet glissait sur ses yeux noirs, y mettant une lueur étrange.

— J'ai trouvé ce matin, dans le journal, une annonce qui me tente... Un original demande un pianiste pour faire de la musique d'ensemble. Il n'a sans doute, près de lui, aucune personne capable de l'accompagner...

Pierre avait déjà bondi :

— Un M. de Servannes, n'est-ce pas? Un monsieur dont le château se niche dans une lugubre entaille des Pyrénées.

— C'est cela même. Mais comment...

— Et le nom de la propriété est tout à fait charmant et gracieux?

— Oui... *Le Val d'Enfer*...

— Eh bien, mon cher, crois-en ma vieille amitié, ne va pas te fourrer dans cet antre. Trois de mes camarades, éblouis par le prix proposé, sont allés là-bas. Au bout de huit jours ils sont redescendus dans la plaine... Ne proteste pas! Un vieux fou qui joue du violon à faire grincer un sourd... Des gens momifiés...

Une atmosphère sépulcrale... Le premier village est à quinze kilomètres ! Enfin, le rêve !

Robert Noddy eut un sourire ironique :

— Tes amis n'avaient probablement pas un pressant besoin d'argent, sans cela ils seraient restés. M. de Servannes m'offre trois mille francs par mois... C'est tout ce que je vois !

— Pardon, fit Pierre, avec une douceur un peu gauche, j'oubliais ces dettes que t'a laissées ton père.

A voix basse, comme s'il craignait d'effleurer ce mort qui n'avait même pas pu payer ce qu'il devait aux hommes, Robert reprit :

— Oui, ce sont toujours ces dettes... Songe que, si cette affaire marche, dans trois mois tout sera réglé ! Quel soulagement pour moi... pour « lui » !

Les deux jeunes gens ne se voyaient plus qu'à peine dans l'ombre qui allait s'épaississant ; alors ils se levèrent et sortirent sur le balcon.

Des étoiles tremblaient sur le bleu du ciel. Des lampes s'allumaient, trouant de clarté la masse sombre des maisons. Les bruits de la ville ne formaient plus qu'une immense rumeur où montait parfois le grincement d'un tramway fuyant sur le boulevard. Un peu de vent venait, qui était délicieux après la chaleur de ce jour de juin.

Pierre regarda un instant la foule qui grouillait au fond du couloir d'ombre de la rue, puis il continua :

— J'ai peur que toi, qui as déjà eu tant d'embêtements dans la vie, tu ne trouves là-bas de nouvelles tristesses !

Avec un calme affecté, Robert rejeta ses cheveux en arrière et répondit :

— Tu sais, plus ne m'est rien, rien ne m'est plus.

— Oui, mais tu es un artiste et tu vas entendre massacrer ton art par un énergumène qui joue du violon comme une savate !

— Oh ! l'art, mon cher, ce n'est plus grand'chose. Ce n'est qu'un moyen de mourir de faim en beauté. Les gens m'ont traité de jeune prodige... Résultat : je n'ai pu vivre qu'en me faisant tapeur.

— Alors, si tu es décidé à partir, pourquoi me consulter ?

— Pour savoir si je vais trouver là-bas un mystère ou tout simplement un fou comme beaucoup d'autres. Les précédentes annonces de M. de Servannes ne t'avaient pas frappé ?

— Non... pas spécialement.

— Eh bien, écoute le texte de la dernière :

Violoniste amateur demande premier prix du Conservatoire de Paris, piano, pour faire musique d'ensemble. Engagement forcé de trois mois...

Jusqu'ici, n'est-ce pas, rien d'extraordinaire. Mais admire le reste :

Candidat doit être laid, quelconque, silencieux, effacé... Télégraphiez au comte de Servannes, le Val d'Enfer... etc.

Entre les lèvres de Pierre un rire fusa :

— On croirait presque qu'il craint de te voir séduire quelque jeune fille, et les seules femmes qui ornent ce nid d'oiseaux de proie sont une vieille demoiselle rébarbative et une servante, qui a tant d'années qu'elle n'arrive plus à les compter !

— Alors, fit Robert qui restait calme, ce n'est que de la folie, j'aime mieux cela : c'est moins fatigant. Mais je réponds bien, n'est-ce pas, au type désiré ?

Pierre redevenu grave posa la main sur l'épaule de son ami :

— Pas tout à fait, mon pauvre vieux...

— Enfin, j'envoie une dépêche demain matin, et je pars. }

— Pourvu que tu ne regrettes pas ta décision !

— Non, vois-tu, je ne regrette plus rien, j'accepte tout, je vais où Dieu me mène, il n'y a que cela... J'ai longtemps travaillé, je me suis débattu et je suis arrivé à quoi... à souffrir.

Affectueusement Pierre passa son bras sous celui de Robert, et le silence retomba sur le balcon.

Robert regardait très loin dans les profondeurs impénétrables du ciel, là où s'étaient enfuis ses rêves. Pierre songeait, il lui semblait que toute la vie douloureuse de son ami gémissait avec les branches qui effleuraient le balcon de leurs feuilles.

La mère de Robert était morte jeune, laissant

en son fils un appétit inassouvi de tendresse et une nostalgie de l'amour maternel. M. Noldy ne s'était jamais occupé de son enfant et n'avait vécu que pour ses affaires. Puis, un jour, une attaque l'avait emporté, et il n'avait laissé, en fait de fortune, que des dettes. Robert, qui jusqu'alors s'était cru riche, venait de se fiancer. Mais celle qu'il aimait était une personne pratique et se retira devant la pauvreté. Ce fut un écroulement pour Robert qui avait eu foi en cette femme et s'aperçut soudain qu'elle ne ressemblait en rien à l'image idéale qu'il s'était faite d'elle. Il fallait vivre, et Robert, premier prix du Conservatoire et compositeur déjà célèbre, n'eut plus qu'une ressource : devenir chef de jazz. Les portes des amis riches se fermèrent une à une : on avait aimé recevoir le jeune prodige qui donnait des concerts très chics, on trouvait gênant d'employer le tapeur.

A cette tourmente qui arrachait les illusions de Robert, comme le vent dépouille de leurs feuilles les arbres jeunes, le pauvre garçon n'avait pu opposer que sa foi. Grâce à ses croyances, il n'avait pas sombré dans le désespoir. Pourtant il pouvait sourire, plaisanter, aller dans la vie avec une nonchalance affectée; il gardait en lui une tristesse poignante, un dégoût des choses et des gens que rien ne pouvait effacer.

Le silence avait gagné les maisons, puis la rue. Les volets s'étaient clos, la rumeur de la

ville s'était apaisée. La brise qui passait sur le parc apportait la chanson claire du jet d'eau, et une douceur glissait le long des murs.

Robert reprit :

— Je suis fait probablement pour la souffrance. Mais maintenant, vois-tu, la coupe est pleine... et j'aurai sans doute un peu de répit. Il faut bien qu'il y ait des êtres qui pâtissent pour rétablir l'équilibre, pour tous ceux qui chantent et qui rient. C'est dans l'ordre, et je ne me révolte pas. Nous ne comprenons pas le sens de la vie, car nous ne regardons jamais que notre petite vie à nous, au lieu de contempler la grande vie de l'humanité tout entière.

Avec cette gêne qui saisit les hommes lorsqu'ils se trouvent en face de profondes douleurs, Pierre plaisanta :

— Tu deviens philosophe.

Ces mots banals tombèrent dans la nuit allant rejoindre sans doute cette masse de mots qui ne signifient rien, qui passent sans faire ni bien ni peine, qui ne sont qu'un murmure des lèvres où l'âme n'entre pas.

Robert se redressa comme si la brise avait emporté un peu du fardeau qui pesait sur ses épaules.

— Demain, je serai loin... Il faut que je te quitte pour aller préparer ma malle. Dois-je emporter un revolver, afin de défendre chèrement ma vie, ou du coton pour me boucher les oreilles?

— Ne ris pas, ce n'est pas drôle... Mais ce qui m'inquiète le plus c'est la fin de cette annonce : « Le candidat doit être laid, quelconque, silencieux, effacé... » Cela cache quelque chose, une princesse lointaine enfermée dans une tour du *Val d'Enfer*.

— C'est cela qui serait amusant... Je pourrais sauver la princesse, sans craindre de perdre mon cœur !

— Hum ! ce n'est pas très sûr. D'ailleurs, il n'y a pas que ce danger, il y a aussi la ville...

— La ville ?

— Oui, à vingt kilomètres du château, une ville d'eaux, une ville de plaisir, bâtie dans la plaine au milieu des arbres et des fleurs. Lorsque mes camarades sont descendus jusqu'à la ville, ils n'ont pas eu le courage de la quitter. L'atmosphère lugubre du *Val d'Enfer* leur avait paru supportable tant qu'ils n'avaient pas découvert Alice-les Bains. Mais, après avoir connu cette gaieté, cette clarté, ce bruit, toute la ville enfin, ils ont trouvé que leur prison était une géhenne, et ils n'y sont pas revenus.

Le train s'ébranle dans la nuit.

Robert appuie sa tête lasse au drap gris du compartiment. En face de lui, un gros monsieur ronfle déjà. Toute une famille affolée et hurlante s'installe, accablant de remarques désobli-

géantes « les gens qui n'ont pas de places gardées et ont sûrement changé les tickets pour s'emparer des coins ».

Les regards des nouveaux venus se posent d'abord, furibonds, sur le dormeur que cela n'impressionne pas, puis, indignés, sur le jeune homme dont le visage d'une pâleur uniforme s'éclaire d'un sourire amusé. Mais Robert ne bouge pas et ne daigne pas défendre sa cause. Enfin la famille se calme peu à peu. La mère roule les enfants dans des couvertures et d'autorité met la lampe en veilleuse.

De petits ronronnements mélodieux montent maintenant, scandés par la longue plainte du train.

Seul Robert ne peut dormir.

Le front appuyé à la vitre, il regarde le paysage fuir sous la lune. Des champs, des haies, des bois;... çà et là, des toits noirs qui se groupent autour d'un clocher. Pas une lumière humaine, nulle part. Comme c'est bien là l'image de la vie de Robert : des fantômes d'arbres et des maisons mortes, des ombres chinoises sur un ciel morne ! Toutes les portes fermées, toutes les clartés éteintes !

Robert s'adosse de nouveau aux coussins. Un rayon de la veilleuse glisse sur le visage blême, caresse le grand front que raient les sourcils sombres, dessine la bouche faite pour sourire, mais qui, même close, garde un pli d'amertume.

Morte la jeunesse, morte la gaieté, morte la

candeur, mort l'amour... Seule, la demeure de Dieu est restée debout.

L'aube est venue, rouge et froide.

Robert se glisse, en frissonnant, dans le couloir, et sur le seuil du compartiment il heurte un voyageur qui doit se rendre au wagon-restaurant. Robert s'excuse et observe l'inconnu qu'il vient de bousculer : c'est un homme robuste et jeune, vêtu avec recherche. Il doit être riche et il est vraiment beau : un visage aux traits réguliers, des yeux bleus admirables, des cheveux bruns aux reflets chauds.

Il s'est éloigné, après un salut aimable, mais distant, et Robert a pu lire sur sa valise cette adresse :

M. Luc Guibert

Villa Bagatelle, Alice-les-Bains.

Alors Robert hausse les épaules.

Celui-là doit être un heureux du monde. Mais qu'importe ! Il va vers la jolie ville d'eaux qui rit là-bas sous le soleil et le ciel clair. Robert, lui, s'en va au *Val d'Enfer*.

Les Pyrénées approchent et dessinent leur crête sur l'horizon. Le gros monsieur s'est réveillé et explique avec orgueil qu'il a parcouru tous les coins du pays, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan. Voulant profiter de cette science, Robert s'informe :

— Connaissez-vous le *Val d'Enfer* ?

L'homme a presque bondi, malgré son obésité :

— Que dites-vous? Ce n'est pas là que vous allez, j'espère?

— Mais si justement...

— Vous voulez donc mourir, mon enfant?

— Cela ne me déplairait pas trop, réplique Robert qui s'amuse beaucoup.

La famille encombrante s'émeut, car le gros monsieur reprend d'un ton tragique :

— C'est une maison maudite et plus triste qu'une prison. Tous les voyageurs font un détour, plutôt que de passer près du *Val d'Enfer*. Les propriétaires n'ont pas un ami et sont les épouvantails de la contrée; et maintenant, jeune homme, croyez-m'en, reprenez le premier train pour Paris!

— Merci bien!... Je voudrais savoir le moyen de me rendre en ce charmant repaire?

Les cinq membres de la bruyante famille regardent avec admiration ce héros au front pâle et aux sombres prunelles qui s'apprête à affronter de si farouches ennemis.

Vaincu le gros monsieur donne les renseignements désirés :

— Un autobus vous mènera jusqu'au village de Luzé, mais ensuite vous aurez à faire quinze kilomètres à pied, car aucun paysan ne voudra vous conduire au *Val d'Enfer*.

Le train s'est arrêté, et l'homme continue :

— Argues... C'est là qu'il faut descendre.

Robert saisit sa valise, ouvre la portière et saute sur le quai.

Les occupants du compartiment hochent la tête tristement, comme si le jeune homme s'en allait vers l'échafaud. Et l'un des enfants, une grande fillette, maigre et sentimentale, éclate en sanglots.

II

UN CHARMANT ENDROIT

En ce paradis terrestre du *Val d'Enfer*.

MON VIEUX PIERRE,

Impressionné par tes discours, je m'attendais à trouver un asile d'aliénés... mais la vérité est pire encore, je suis dans une geôle.

Le décor?... Un coin de terre entouré de trois côtés par des murailles de pierre qui n'en finissent pas de monter vers le ciel, et protégé, si l'on peut dire, par un torrent qui ne chante pas comme les bons petits torrents ordinaires, mais qui hurle sans répit. Un jardin où les arbres se touchent tous et mêlent si intelligemment leurs branches qu'on n'a pas d'autre voûte céleste qu'un plafond de verdure désespérant (je ne fais pas de jeu de mots).

Avec cela pas une fleur et pas un oiseau. Le

jardinier a tué les fleurs à coups de bêche et le fils du châtelain a tué les oiseaux à coups de fusil. Poésie et douceur !

La maison est une espèce de prison avec des murs noirs, un toit noir, des corridors noirs, un demi-jour d'outre-tombe. Mais tout cela n'est rien encore, il faut connaître les habitants. Le seigneur du lieu, Jean de Servanne, un homme qui n'a jamais dû être jeune et qui se croit un artiste. Sa sœur, M^{lle} Anne, une momie qui marche et qui fait de la tapisserie comme une bonne machine. Son fils Hugues, un athlète qui chasse tout le jour et vous regarde d'un air hébété.

Enfin trois domestiques : Joseph, Louis et Marie qui travaillent dans l'ombre. Ils me font l'effet d'automates qu'on remonte chaque matin à l'aide d'une clef et qu'on couche chaque soir dans leur boîte.

Tous ces gens, à part le maître du logis qui ouvre la bouche de temps en temps, semblent faire un concours de silence et ne doivent probablement plus savoir parler depuis des années que dure ce petit jeu.

J'allais oublier de te nommer le seul être sympathique qui vive dans cet antre : l'enfant de Hugues. Un mioche de quatre ans, triste et pâle, et qui n'a jamais souri. Il me fait pitié, ce pauvre petit moineau sans mère, qu'on va tuer sans doute comme les autres.

Rassure-toi, d'ailleurs, nulle princesse n'habite cette demeure. Les femmes ne peuvent végéter ici que momifiées. M. de Servanne et son fils ont dû expédier leurs épouses dans l'autre monde rapidement...

Enfin me voici pour trois mois (car, ne t'en déplaie, l'engagement est signé) dans ce château d'où l'on ne voit point le ciel : le soleil n'y entre

Si Robert est libre aujourd'hui, c'est grâce à la passion que M. de Servanne professe pour que rarement, je n'ai d'autre horizon que des montagnes, dont l'immobilité m'énerve déjà.

Ici, tout est réglé à un millième de seconde près. M. de Servanne a réalisé le rêve de Charles-Quint : les huit pendules de la maison sonnent en même temps. Mon bourreau n'a pas encore pris son violon, mais il me fait jouer tout mon répertoire à raison de sept heures par jour. Je suis tellement abruti par cette musique à haute dose que je défoncerais le piano avec plaisir. J'attends presque impatiemment les séances d'accompagnement : M. de Servanne sera sans doute plus charitable lorsqu'il travaillera à son tour.

Sur ce, mon cher, bonsoir, ma lampe vacille (l'électricité n'a pas pénétré entre ces murs où l'on a trop peur de la lumière) et j'ai un sommeil fou.

Ni clef ni verrou pour me protéger... Dois-je suivre ton conseil et mettre ma table de toilette devant la porte afin d'être réveillé à la moindre tentative d'investissement par un bruit de vaisselle cassée ?

Ton infortuné ROBERT.

Dès que Robert a pu s'échapper, il s'en est allé vers la montagne, laissant loin derrière lui le *Val d'Enfer*. Il ne se croyait pas capable de haïr d'une véritable haine une chose morte comme une maison, et il vient de découvrir qu'il yerrait sauter le *Val d'Enfer* avec un plaisir ineffable.

ses terres. Oh ! cet homme est vraiment amusant... Il est de pierre et de bronze en temps ordinaire, mais il s'émeut pour une note tapée sur le piano et il s'attendrit aux larmes devant un arbre rabougri.

Robert rit en songeant à cela, et il fait de grandes enjambées dans le sentier qui court au flanc de la montagne.

Des cailloux dégringolent avec un bruit de grelots tout le long de la pente, mais Robert n'y prend pas garde.

Oui, ce diable de comte surveille en ce moment la rentrée de ses récoltes. Puis il arpente ses bois avec amour, afin de voir si les chênes se portent bien, si les pins ne s'anémient pas et si les arbousiers n'ont pas la fièvre. Certes, Robert aime tout ce qui pousse sous le ciel, les fleurs et les troncs, mais pas de trop près... Il préfère les larges horizons aux inspections botaniques et une branche cassée ne le désole pas. Il aime les grandes lignes de la nature, plus que ses détails infimes.

Mais il maudirait presque en cet instant toutes ces montagnes, tous ces rochers et tous ces arbres, car cela c'est le *Val d'Enfer*, c'est-à-dire le plus lugubre endroit du monde.

Robert s'est arrêté et il se retourne pour regarder la vallée qui l'appelle, la vallée riante dont il a déjà la nostalgie.

En bas, très loin, une ligne bleue qui s'allonge entre des toits rouges... Des champs calmes

tout embaumés. Des clochers qui pointent comme des doigts gris... Des bouquets d'arbres qui font des taches plus sombres. Autour de ce jardin paisible, les montagnes se dressent vers le ciel, véritables monstres. Pentes rousses et dénudées, plaques vertes des sapins, maisons brunes accrochées telles des crabes au flanc des pics. Et partout des voix de cascades, chansons tristes et grelottantes qui jamais ne s'arrêtent et qui vous font mal comme des sanglots.

Enfin, coupant la montagne, deux gorges profondes, immenses trouées d'ombre où jamais ne vient le soleil et où l'eau se cache sous des entassements de verdure froide.

La montagne est dure et âpre avec ses croupes énormes qui vous écrasent, ses précipices qui vous happent, et ses chemins où l'on se perd le soir. Le ciel est plus loin d'être muré par de tels remparts. Robert rêve, à cette heure, d'horizon sans bornes, d'azur illimité. Pour se libérer de la montagne qui vous prend, qui vous emprisonne, il faut monter, toujours monter, et l'on ne va jamais assez haut pour être libre.

Sur quel sommet inaccessible faudrait-il se hisser, pour n'avoir plus rien au-dessus de sa tête que le ciel, plus rien devant soi que l'espace sans bornes? Hélas, Robert a beau marcher, grimper, il se cogne toujours contre la montagne. Il lui semble être dans un labyrinthe dont il ne peut sortir, et cela devient une

obsession. Il se fait l'effet d'une bête tournant en rond dans sa cage, d'un ours du Jardin des Plantes au fond de sa fosse.

Il croit vivre parfois un affreux cauchemar dont il va se réveiller enfin. Mais, chaque matin, lorsqu'il ouvre sa fenêtre, il trouve ces mêmes grosses machines brunes et vertes qui s'obstinent à lui boucher tout horizon et qui jamais ne remuent. Oh ! pouvoir faire rouler toutes ces lourdes choses comme des boules !... Le jour de la fin du monde, Robert prendra une belle revanche ; mais, en attendant ce jour lointain, les Pyrénées ne bronchent pas, et elles sont là, perpétuellement là, Robert les voit toujours et partout ; il ne peut pas s'en délivrer. Car, *ma-*
pristi ! c'est difficile de faire abstraction de ces monuments.

Robert garde dans ses yeux l'image écrasante et fantastique de ce chaos et sur tous ses rêves pèse l'ombre des pics...

Bah ! mon vieux, si l'on parlait d'autre chose ?

Et Robert allume paisiblement une cigarette.

Là-bas, dans le fond de la vallée, le soleil glisse sur des vitres et le village flamboie. Mais Robert n'y prend même pas garde.

Il se revoit tapant de toutes ses forces sur un piano dans un dancing à la mode. Des couples tournent... noir et rose, noir et bleu, noir et jaune.

...Ahl ma Virginie... y a des petits négros qui s'éveillent en sursaut... Ma Virginie !

De pauvres lampes électriques bien minables à côté de l'implacable lumière d'ici... Une atmosphère trouble... Une odeur de tabac... Des parfums de femmes qui font mal à la tête.

Tape, tape, mon vieux, pour que les autres se secouent plus ou moins en mesure.

Tape, tape... pour t'assourdir et oublier... Autour de toi des instruments beuglent ou se lamentent, mais tu ne les entends même plus.

Robert envoie un peu de fumée dans l'air limpide, et il rit d'un rire clair qui monte de roche en roche. Un chien aboie qui n'aime probablement pas les gens gais...

Robert se retourne... Tiens, un troupeau de vaches. Robert se souvient que, tout enfant, il avait terriblement peur de ces grosses bêtes-là. Mais ici, vraiment, elles vous font presque un peu pitié. Elles ont l'air de pauvres joujoux qui ne tiennent guère en équilibre sur le flanc de la montagne.

En continuant sa route, Robert a découvert le berger, un gamin, noir et frisé, avec beaucoup de dents blanches qui rient.

— Alors, ça va, pitchoun?

— Hé, ça va pas mal...

— Un pays pas commode, hein? Ça t'amuse de grimper tout le jour?

— Oh! on y est habitué.

— Enfin, j'aimerais quelques ascenseurs et un peu plus de funiculaires!

Le gosse ouvre des yeux ronds et demande :

— De quelle campagne que vous venez?

— De Paris... une campagne pas bien intéressante!

— Paris, répète le berger, Paris, ce que ça doit être beau!

— Bah! vu de cette hauteur, Paris aurait l'air d'une ville pour rire qu'une promenade de cette montagne réduirait en poussière.

Il y a un silence. Le petit regarde le fond de la vallée, comme si la cité fabuleuse allait y surgir.

Robert s'enquiert :

— 'Tu connais le *Val d'Enfer*?

Le berger, cette fois, prend une mine effarée. Décidément, ce pauvre château n'attire pas les sympathies.

— 'Tu le connais?

— Un peu...

— Enfin tu vois de temps à autre les propriétaires de ce domaine?

— Oui...

— Sais-tu s'il y a parfois au *Val d'Enfer* une jeune fille?

— T'é, pour sûr, y a M^{lle} Anne.

Robert rit :

— Non, pas celle-là; je veux parler d'une personne beaucoup moins vieille.

— Y en a point.

— Jamais?

— Jamais...

Décidément M. de Servanne est encore plus

fou que ne le croyait Robert ! Aucune princesse ne se cache entre les murs du *Val d'Enfer*. Robert en a comme un regret, lui qui pourtant n'aime pas les femmes et les méprise. Seulement cela l'amusait un peu de penser à cette mystérieuse personne dont le comte voulait protéger le cœur. Après tout, si elle avait existé, Robert aurait peut-être été encore plus déçu. Une parente de M. de Servanne, c'eût été une demoiselle Anne, un peu moins ridée, mais aussi farouche et aussi laide.

Robert pénètre sous un bois de pins abrité dans un repli de terrain, et soudain il aperçoit deux hommes dont la vue le fait tressaillir.

M. de Servanne est là, sa haute silhouette jaillissant du sol comme un arbre robuste, et il cause avec un promeneur élégant et jeune que Robert croit bien reconnaître : le visage d'une beauté régulière, ces yeux bleus, ces cheveux bruns et frisés, cette carrure d'athlète... oui, ce doit être le voyageur rencontré dans le train.

Le comte, en tournant la tête, a aperçu Robert qui est bien obligé de s'avancer.

— M. Noldy... M. Luc Guibert.

Les deux jeunes gens s'observent, mais rien ne passe dans leurs regards, qu'une vague hostilité.

— Alors, vous êtes tapteur, pianiste, compositeur... Que de talents !

Il y a dans ces mots une imperceptible ironie, mais cela amuse Robert qui répond avec calme :

— Vous n'appréciez pas la musique?

— Si, comme distraction, non comme métier... Je vous dirai d'ailleurs que je suis industriel et possède une énorme usine qui m'occupe trop pour me permettre de m'amuser avec un piano.

— Je vous félicite d'avoir une usine, surtout si elle est énorme, mais je préfère un piano : c'est moins encombrant, et cela me permet de voyager, d'être en Suède un jour, au Japon un autre, et de varier mes horizons.

— Vous aimez remuer...

— Oui, j'aime les choses qui remuent, aussi j'ai horreur de ces montagnes.

M. de Servanne bondit :

— Peut-on blasphémer ainsi ! La montagne, c'est toute ma vie.

Robert se met à rire :

— C'est pour cela que vous avez une vie si peu amusante.

— La vôtre l'est-elle donc tant ? riposte Luc Guibert.

— Mais oui... puis elle est pleine d'imprévu.

— C'est ce que disent les artistes... Hier, la gloire... demain, la misère... Si c'est là tout votre bonheur...

Robert arracha des brins de mousse du bout de sa canne et il eut un sourire mystérieux :

— Oui, mais nous savons faire battre le cœur des femmes !

A ces mots, Luc rougit légèrement ; alors le sourire de Robert s'accrut : ce beau garçon

était amoureux, cela n'avait rien d'étonnant au fond. Mais Robert se demandait comment pouvait être l'élue. Il voyait passer devant lui des visages... Quel était le genre de charme qui plaisait à cet homme?

Luc domina vite son trouble, et sa voix se durcit :

— Un peu d'or vaut mieux maintenant qu'une sérénade... Les femmes sont pratiques à l'heure actuelle... En tous cas, je n'irai certes pas prendre des leçons à votre école.

Robert hocha la tête gravement :

— Vous avez peut-être tort... Sûrement vous le regretterez... Oui, vous le regretterez.

Luc haussa les épaules.

Le calme de la montagne pesait sur les trois hommes.

M. de Servanne contemplait le sol raviné où les arbres avaient peine maintenant à planter leurs racines. Et il pensait : « Est-ce que cette terre que j'aime va mourir? »

Luc se tournait vers la vallée et son regard suivait la coulée blanche des cascades. L'eau, la grande force de l'avenir et des usines, bondissait encore libre dans l'asile inviolé de la montagne, mais de lourds tuyaux l'emprisonneraient bientôt, et ce serait l'éternel silence...

Robert voyait bien plus loin, au delà des cimes où s'accrochaient les nuages... Il était à Paris parmi le bruit, la foule et le brouillard...

Il n'aurait jamais cru, certes, qu'il regretterait Paris.

Paris, c'était sa jeunesse, sa gloire éteinte, son amour mort... Était-elle jolie, celle qu'aimait Luc Guibert, jolie comme l'autre...

Des troupeaux rentraient sous les carapaces grises des étables accrochées au flanc des monts... Les lointains s'embrumaient, et les grands pics à l'horizon n'étaient plus qu'une ondulation bleue émergeant d'une mer d'ouate grise. L'ombre escaladait les pentes, et c'était le froid humide des gorges qui venait.

Une clarté jaillit dans la vallée... puis une autre.

La nuit était proche.

III

UN PEU DE LUMIÈRE

Assis dans le bureau où il se réfugie pour travailler, Robert songe. Il vient de recevoir une longue lettre de Pierre, un sermon servi par petites gorgées.

Robert ne devrait pas faire croire qu'il est gai, lorsqu'il est triste... Pierre est un trop vieil ami pour se laisser tromper par ce petit jeu-là... Puis : ...rt doit essayer de prendre la

vie joyeusement. Il a oublié le passé, il peut donc refaire son existence, retrouver le bonheur. S'il voulait travailler, il ferait certainement de jolies choses... Un talent ne s'effondre pas comme cela... Il en reste toujours quelque lueur.

Robert sifflote, puis il froisse le papier couvert de sages conseils.

Pierre est bien gentil, mais il est incapable de comprendre... Robert est probablement stupide, mais il l'est depuis des années et ne peut rien à cela. Non, il a trop souffert; il est un jouet cassé et il aime mieux ne plus ouvrir ses tiroirs... Il a trop peur de les trouver vides. Alors il s'enlise lentement, mais sans se rendre compte tout à fait, et il préfère cela après tout.

En ce moment, il ne songe qu'à une chose : gagner de l'argent. Puis il compte les jours qui le séparent de la délivrance tant désirée. Lui, qui a beaucoup rêvé, il n'a plus qu'un unique petit rêve : partir, partir... quitter le *Val d'Enfer* et ses sinistres habitants, fuir loin, très loin, pour ne plus entendre le grincement du violon de M. de Servanne ni le grelottement des cascades.

— Oui, conclut Robert en se levant, la chose la plus étrange du monde serait que je restasse au *Val d'Enfer*... Le 30 septembre à sept heures du soir, je déguerpirai plus vite que je ne suis venu.

Il arpentait maintenant la pièce, souriant au

soir encore lointain où il serait libre. Soudain il s'arrêta : il venait d'apercevoir, posé sur la cheminée, un cadre de cuir protégeant la photographie d'une fillette.

Très étonné, il se pencha. Quelle était cette inconnue?... De longues boucles, un joli visage, des yeux profonds avec quelque chose d'émouvant, une robe de mousseline étroite nouée d'une large ceinture.

Robert prit le cadre dans sa main et s'approcha de la fenêtre. Cette figure de femme le troublait profondément... Elle lui rappelait une autre image qui s'effaçait maintenant. La fiancée qu'il avait aimée repassait devant lui, telle qu'elle était à quinze ans : des boucles claires, une frimousse rieuse et une robe blanche avec des rubans bleus.

Dans le cadre de cuir, le visage mystérieux souriait. Un nom vint aux lèvres de Robert :

« Marguerite de Servanne. »

Il secoua la tête... Ce ne pouvait être elle. La pauvre maman de Michel était sûrement plus âgée... Et Robert n'avait jamais aperçu le moindre portrait de Marguerite de Servanne, même dans la chambre de son fils. Il était donc peu probable que le comte eût laissé une photographie de la morte dans cette pièce livrée à un étranger.

Robert reposa le cadre sur la cheminée et, n'ayant trouvé aucune solution à cette énigme, il vint s'asseoir devant sa table. Mais, chaque

fois qu'il levait les yeux, son regard rencontrait le petit cadre où un rayon de soleil mettait une lueur comme au fond d'un miroir.

Était-elle venue là avec sa robe un peu longue et ses grandes boucles? Avait-elle couru dans les allées du *Val d'Enfer*? Ce visage nouveau obsédait Robert et l'attirait. Ce portrait déjà pâli par les années, était comme une présence sympathique, dans la chambre où travaillait le jeune homme.

Aussi eut-il presque un regret lorsqu'en reprenant son labeur, le soir, il découvrit qu'on avait fait disparaître l'image de la fillette. Avait-on peur qu'il s'éprît d'une photographie?

Il trouva cette précaution stupide et il en rit. Puis, après avoir bien réfléchi, il pensa que tout cela était étrange et le malaise qu'il éprouvait, depuis son arrivée au *Val d'Enfer*, s'accentua.

Dans l'ombre du salon, M. de Servanne essaie d'accorder son violon. Penché sur le porte-musique, Robert cherche avec une sage lenteur un cahier de sonates.

Il fait froid aujourd'hui, et le ciel qu'on ne voit pas doit être gris, comme le jour pâle qui pénètre par la fenêtre ouverte.

Robert se sent las et plus triste qu'aux premiers jours, car la chaîne qui le retient prisonnier au *Val d'Enfer* s'alourdit. Dans le jardin

et la maison, c'est toujours le même silence, contre lequel Robert ne se sent plus la force de lutter...

Mais soudain du couloir, un rire monte, un rire frais, un rire gai, un rire vainqueur.

Robert a laissé tomber la musique qu'il feuilletait, M. de Servanne a cessé de faire miauler son instrument.

Et la porte s'ouvre, le rire est entré dans la chambre... Une jeune fille toute blonde est là, et il semble qu'avec elle un peu de lumière soit venue.

Robert croyait bien haïr les femmes, mais il se sent revivre tout à coup devant ce visage rose, ces cheveux d'or, cette silhouette souple vêtue d'une robe bleue qui met un morceau de ciel dans la maison noire.

La visiteuse parle maintenant d'une voix chantante, comme si elle ne savait pas qu'ici il faut se taire.

— Bonjour, mon oncle... Comment allez-vous? Vous êtes logé au bout du monde!... Cela n'a pas été facile de faire passer ma petite Peugeot dans vos sentiers.

— Soyez la bienvenue, Monique!... Et, comme la jeune fille se tourne, étonnée, vers Robert, le vieux comte explique :

— Ma chère nièce, il faut que je vous présente M. Robert Noldy, un pianiste que j'ai engagé pour l'été afin de faire de la musique d'ensemble... C'est un garçon tranquille qui

ne vous gênera pas, car vous ne le verrez guère.

Pendant cet aimable discours, Robert n'a pu s'empêcher de rougir, tout habitué qu'il soit à la dureté de son geôlier. Monique regarde M. de Servanne d'un air de reproche, puis gaiement elle constate :

— Je vois, mon oncle, que vous êtes toujours aussi désagréable !

Et, tendant la main à Robert, elle ajoute avec un sourire :

— Qu'êtes-vous venu faire, Monsieur, dans ce repaire de hiboux ?

— Que voulez-vous, Mademoiselle ? Je suis un hibou moi-même !

Une lueur de curiosité passe dans les yeux clairs de la jeune fille, mais elle n'insiste pas, car déjà le comte ouvre la porte en déclarant :

— Venez, Monique ; je vais vous conduire jusqu'à votre chambre.

Robert est seul maintenant dans le salon qui paraît plus sombre pour s'être un instant éclairé d'un rayon de soleil.

Elle est venue, la princesse mystérieuse, la fillette du portrait... Oh ! pourquoi est-elle venue ? Pour rappeler à un pauvre garçon qu'il est triste et seul et que la vie l'écrase.

La porte se referme. M. de Servanne est là de nouveau, et tout de suite il explique :

— Ma nièce, M^{lle} Kœssler, ayant perdu son tuteur, vient ici passer ses vacances. Vous avez pu vous rendre compte de sa beauté, et je tiens

à ce que vous sachiez qu'elle est aussi riche que jolie. Enfin ce voyage est motivé par un projet de mariage. Ma nièce a rencontré dans le monde Luc Guibert, qui habite Alice-les-Bains et est le plus gros industriel du pays.

Ici, le comte s'arrête, pour reprendre haleine, sans avoir remarqué qu'au nom de : « Luc Guibert », Robert a tressailli; puis il continue :

— Ce garçon aime Monique et ne peut que lui plaire. Je favorise cette union, car j'y trouve mon avantage : pour me remercier d'avoir invité ma nièce à séjourner ici, M. Guibert me cède un bois que je désirais acquérir depuis des années. Je confie cela à votre discrétion, afin que vous compreniez que vous perdriez votre temps de toutes manières en faisant la cour à Monique.

D'un geste, Robert interrompt cette tirade, et, la voix frémissante, il proteste :

— Aucune femme ne m'intéresse, et certes ce n'est pas moi qui essaierai de m'emparer du cœur de M^{lle} Kœessler.

— Alors, comme elle ne songera même pas à conquérir le vôtre, je puis être tranquille, conclut sèchement le comte. Maintenant, reprenons notre sonate...

Robert s'approche de la table sur laquelle s'entassaient des partitions, et son regard rencontre un mouchoir rose qu'a dû laisser là Monique. Doucement, Robert caresse entre ses doigts le petit objet fragile et parfumé.

Il lui semble qu'un souvenir mort revient...
Oui... Autrefois... Mais où était-ce donc? Était-elle brune ou blonde? Non, il n'y a plus qu'un grand trou noir...

Robert laisse retomber le léger mouchoir et ouvre le piano. Tout de même, comme il suffit de peu de choses, pour faire battre un cœur qui se croyait brisé...



La venue de Monique au *Val d'Enfer* n'a pas apporté un grand changement dans la vie de Robert. Le pauvre garçon continue à taper sur son piano toute la journée et n'aperçoit la jeune fille qu'aux repas.

Ces repas eux-mêmes, dans la vaste salle qu'assombrissent des boiseries noires, sont toujours aussi monotones.

Monique a courageusement essayé de secouer la torpeur de ses hôtes. Elle a voulu faire parler Hugues, puis sa tante, et n'a obtenu que de sourds grognements peu aimables. Alors elle s'est tournée vers Michel. Elle a eu un joli geste de maman pour tendre les bras au petit garçon. Mais Michel a caché son visage dans ses mains et est allé se blottir dans le coin le plus sombre de la pièce.

Enfin Monique a posé quelques gentilles questions à l'étrange musicien qui, le premier jour, l'avait intriguée. Robert s'est contenté de

répondre « oui » ou « non » avec un air de suprême indifférence.

Après une semaine de tentatives infructueuses la jeune fille a abandonné la lutte, et maintenant elle ne parle plus que pour elle-même ou pour son oncle qui, lui, se met en frais. Elle ne s'adresse plus à Robert dont la froideur et le mutisme ont froissé sa coquetterie de femme. Lorsqu'elle s'assied en face de lui, elle a l'impression de retrouver toujours le même mannequin insensible.

Elle ne se doute pas qu'aucun de ses gestes n'est perdu pour Robert. Elle ne se doute pas qu'elle est pour lui une sorte de joie. Personnellement elle ne lui est rien. Peu lui importe qu'elle soit bonne ou méchante, intelligente ou sotte... Elle est. Et cela suffit.

Elle apporte dans la maison la lumière, la jeunesse, la vie. Elle est une robe qui change chaque jour, qui est tantôt bleue, tantôt rose, qui s'étale comme une fleur ou frémit comme des ailes. Elle est une voix qui rit et qui chante. Elle jette de jolis mots dont Robert ne cherche même pas à comprendre le sens, mais qui font un bruissement joyeux.

Non, Monique ne sait pas, ne saura jamais que, pour ce pauvre garçon morose, elle est une clarté.

Elle ne saura jamais qu'il guette son pas dans l'escalier, qu'il attend avec impatience le déjeuner qui la ramènera près de lui. Certaines

fois même, lorsqu'elle tarde à l'heure des repas, Robert est saisi d'une étrange inquiétude comme s'il craignait pour un être cher. Il a enregistré chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes, jusqu'à la manière dont elle tourne le bouton de la porte en pénétrant dans la salle à manger.

Il y a si longtemps que nulle douceur féminine n'a passé dans sa vie, si longtemps qu'il est seul, seul à en crier. Et ici dans le silence de cette maison vide, tous les douloureux souvenirs remontent. Ils se font obsédants, ils rôdent dans l'obscurité des couloirs, dans l'air lourd du jardin, mais ils s'effacent quand « elle » est là, avec son rire et cette atmosphère joyeuse qu'elle apporte avec elle.

— Monsieur Robert, vous ne connaissez pas Alice-les-Bains?

Et Monique lève ses grands yeux clairs vers le jeune homme qui en face d'elle découpe avec calme une aile de poulet.

— Non, Mademoiselle.

— Vous préférez rester toujours ici?

— Oui, Mademoiselle.

— Il fait si délicieux, n'est-ce pas, dans ce désert?

— Oui, Mademoiselle.

— Savez-vous, Monsieur, que j'aurais un certain plaisir à vous jeter quelque chose à la tête pour voir si vous réagiriez?

— Oui, Mademoiselle.

Il y a un silence, Monique pétrit une boulette

de pain entre ses doigts, puis soudain elle regarde gravement Robert :

— Vous êtes un morceau de bois, Monsieur !

Et après une hésitation, elle continue :

— Ou bien vous êtes très malheureux...

— Non, Mademoiselle.

Robert est toujours aussi paisible et semble toujours aussi lointain. Pourtant un désir lui vient de l'entendre parler longtemps encore. Qu'importe, si « elle » griffe et se fâche, pourvu qu'« elle » parle !

Hélas ! Monique se lève, jette sa serviette sur la table et déclare :

— Je vous laisse... J'ai promis à Luc Guibert d'être à deux heures au casino, pour une partie de bridge.

Robert n'a pas même eu l'air d'écouter, mais de nouveau l'image du voyageur rencontré dans le train a passé devant ses yeux. Oh ! sans doute ce sera un beau mariage. Robert fait cette constatation sans regret : il espère seulement que Monique ne quittera pas trop vite le *Val d'Enfer* pour n'y plus revenir.

Elle vit peu au château et pourtant elle l'a étrangement animé. Elle a donné une âme à toutes les pièces. Les tentures ont gardé son parfum, les meubles se sont égayés d'avoir été remués par elle, et dans les vases toujours vides qu'elle a remplis de fleurs, elle a mis un peu de sa grâce.

Et, lorsqu'elle est là, Robert éprouve une

sorte de détente, un bizarre soulagement comme s'il se sentait moins prisonnier.

Aujourd'hui M. de Servanne s'en est allé voir un de ses fermiers, et Robert se trouve libre. Il veut en profiter pour faire une promenade et il descend l'escalier, fredonnant presque un air de danse.

Dans le jardin silencieux et désert, des papillons égarés glissent doucement. Un pauvre rayon de soleil se faufile entre deux branches, tout étonné de se trouver là. On distingue à peine, venant de très loin, la rumeur du torrent : la chaleur, en desséchant son lit, l'a forcé à diminuer ses hurlements.

Au moment où Robert va franchir la grille du parc, la voix de Michel le rappelle :

— Où vous allez, Monsieur ?

Robert se retourne. Michel est là, assis au pied d'un gros arbre qui l'écrase de son ombre, et il frotte ses mains l'une contre l'autre, comme un petit garçon qui ne sait pas s'amuser.

En quinze jours, Robert a su apprivoiser avec quelques vieux airs naïfs cet enfant qui adore la musique, et ils sont presque amis maintenant.

— Je vais me promener.

Robert courbe sa longue personne et caresse la petite tête blonde :

— Peux-tu venir avec moi?

— Bien sûr. Tante dort, et papa chasse. On ne s'occupe pas de Michel.

Ils vont sous les hautes futaies de la forêt. Robert marche lentement pour ne pas fatiguer son compagnon. Lorsque la montagne et le ciel apparaissent entre deux troncs, Michel s'arrête et demeure silencieux, au seuil de cette échappée sur un horizon inconnu. Il ne parle pas, ayant trop l'habitude de rester silencieux, mais ses mains frémissent et se tendent en avant.

Robert s'est assis sur un rocher qui domine la vallée, et il a pris Michel sur ses genoux. Et le petit garçon trouve très drôle de voir la plaine de si haut : les maisons ont l'air de joujoux et les champs de minuscules mouchoirs de couleur. Il montre du doigt des toits rouges blottis dans la verdure :

— Comment ça s'appelle ça?

— C'est une ville, c'est Alice-les-Bains.

— C'est là que va Monique?

— Oui.

Le sifflement du chemin de fer monte dans l'air calme. Des cris d'oiseaux descendent des branches.

— C'est joli, Alice-les-Bains?

— Très joli.

Les deux promeneurs reviennent maintenant vers le *Val d'Enfer*. Ils ont laissé loin derrière eux les grands monts verts et bruns, couronnés

de blanc et la vallée où rient des toits rouges. Michel qui s'est tu longtemps s'arrête soudain et rejette sa tête en arrière afin de voir le visage de Robert.

— Dis, c'est vrai que Monique va bientôt partir?

— Oui, c'est vrai, répète Robert qui éprouve un petit choc au cœur chaque fois qu'il entend parler de ce départ.

Mais Robert sent trembler les doigts qu'il serre dans sa main, et il se penche, inquiet :

— Cela t'ennuie, mon vieux?

D'un air tragique, l'enfant répond :

— Si « elle » s'en va, Michel pleurera tant qu'il sera mouru.

Alors Robert se penche un peu plus et prend le bambin dans ses bras. Ce pauvre mioche comprend donc, lui aussi, tout le charme de « sa » présence?

Et, tandis que Robert le berce gauchement, Michel avoue d'une voix douloureuse où passe quelque chose de poignant :

— J'aime tant Monique, moi !

IV

MONIQUE S'EN VA

En arrivant au *Val d'Enfer*, Robert et Michel ont rencontré Monique. La jeune fille revenait de la ville. Avec sa robe de cretonne où riaient de grosses fleurs, avec ses cheveux ébouriffés où restait un peu de soleil, elle semblait crier la joie de vivre.

Sans deviner pourquoi, Michel la contemplait d'un air ébloui; elle s'est tournée vers Robert, une lueur de défi dans les yeux :

— Je pars ce soir... On s'ennuie trop, dans votre affreux château... Je descends vers la ville où l'on s'amuse.

Robert n'a pas répondu, mais il a regardé Monique jusqu'au fond de l'âme. Alors Monique, baissant la tête, a demandé :

— A quoi pensez-vous donc?

— Je revois une femme jeune et blonde comme vous... un certain jour d'été comme celui-ci...

— Êt que s'est-il passé ce jour-là?

— J'ai compris que cette femme n'avait pas de cœur.

Monique s'est rejetée en arrière :

— Merci... Je garderai, en tous cas, un délicieux souvenir de votre amabilité. Car je pars, et avec quel soulagement ! Ah ! ce silence, cette tristesse, cette obscurité !... Vous croyez peut-être que c'est agréable de supporter cela à mon âge ?

— Je sais tout le charme de cette vie ; j'en jouis seize heures par jour.

— Oui, mais cela ne vous fait rien à vous !

— Rien.

Robert est toujours là, aussi impassible, debout sur la première marche du perron. Et ce calme distant agace Monique. Elle se sent petite et nerveuse, auprès de cet homme si terriblement maître de lui. Alors elle répète, avec encore un faible espoir d'émouvoir Robert :

— Oui, je pars ; j'en ai assez de vivre avec des ours.

Elle a élevé la voix en parlant, et Michel qui était resté à une distance respectueuse a tout entendu. Pendant une seconde il regarde Monique ; puis il se jette contre elle, s'accroche des deux mains à sa jupe comme pour la retenir, et il éclate en sanglots. Mais, au moment où la jeune fille se penche vers lui, le petit garçon se sauve et disparaît dans la maison.

Ne comprenant rien à cet étrange désespoir, Monique releva la tête et interrogea Robert :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Le regard perdu dans le grand trou d'ombre du vestibule, Robert répondit :

— Il ne peut supporter l'idée de votre départ.

— Vous vous moquez de moi, il fuit dès que je l'approche.

— Les âmes d'enfants sont parfois très compliquées. Il a l'air de vous fuir, et tout à l'heure encore il s'affolait à la seule pensée de vous voir disparaître de son pauvre petit horizon.

Monique avait arraché une branche d'arbutier, et elle l'effeuillait maintenant sur le chemin :

— Ce n'est pas possible.. Michel me déteste.

Et elle secouait la tête comme une poupée, faisant danser la lumière de ses cheveux.

Alors il fit un pas vers elle.

— Il a plus d'affection pour vous que pour son père... Vous ne pouvez donc pas comprendre cela? Ce mioche, personne ne l'a jamais aimé; il ne sait pas ce que c'est qu'une caresse, ni un baiser, et l'on a tant besoin de tendresse à cet âge. Matériellement, il ne manque de rien, mais il meurt de faim moralement. Je voudrais être femme, certains jours, pour le choyer, pour lui dire ces mots charmants qui font le bonheur des tout petits... Mais je ne sais pas, moi. Et vous, qui devriez si bien deviner ces choses-là, vous n'avez pas senti, lorsqu'il s'attachait à votre robe que vous étiez pour lui une sorte de maman lointaine, mais une maman tout de même.

Robert s'arrêta, un peu haletant, étonné lui-même d'avoir pu dire tout cela.

Monique replia lentement entre ses doigts la branche dépouillée.

— Je ne vous soupçonnais pas si éloquent, Monsieur; je viens de faire une étrange découverte.

— Oh ! Mademoiselle, je ne vous aurais jamais parlé ainsi, si je n'avais eu infiniment pitié de ce pauvre enfant qui n'a pas pu prononcer, lui, les mots qui l'étouffaient.

— Maintenant, Monsieur, c'est de la littérature.

Il la toisa, méprisant :

— Je savais bien que vous partiriez tout de même. Ici il n'y a qu'un bébé morose et une maison morte. Là-bas, dans la plaine, les gens rient et dansent. Il est naturel que vous n'hésitez pas.

Monique rejeta loin d'elle la badine qu'elle avait tordue, puis d'un bond elle escalada le perron. Arrivée là, elle se retourna :

— Vous me jugez, n'est-ce pas, une poupée égoïste et superficielle, et avec cela incapable de songer à autre chose qu'à son plaisir ?

Il s'inclina cérémonieusement :

— Oui, Mademoiselle.

Alors avec un rire strident elle s'engouffra dans la maison. Sa robe rose et ses cheveux blonds s'évanouirent comme un rêve. Le perron reprit son air solennel, le silence retomba sur l'allée.

Robert n'avait pas remué et regardait toujours l'ombre du couloir.

Mais, avant de regagner le château, il se pencha pour ramasser la petite branche qui gisait sur le sable, et durant quelques secondes ses doigts caressèrent le jonc que Monique avait brisé.

Cette nuit, Robert n'a pu dormir...

Toutes les robes de Monique dansaient autour de son lit. S'il fermait les yeux, c'était encore la même sarabande folle qui passait sous ses paupières.

Monique, toujours Monique.

Monique riant, appuyée contre le piano. Monique courant le long des couloirs. Monique chantant dans le jardin. Monique grignotant des gâteaux.

Il savait bien qu'elle partirait. Elle ne pouvait pas rester, n'est-ce pas? Elle était la gaieté et la lumière. Le *Val d'Enfer*, c'était l'ombre et la tristesse. Et la tristesse finit toujours par tuer la joie, comme l'ombre éteint la clarté.

Oui, Robert savait que Monique partirait. Oh ! il ne regrettera que son sourire, son parfum et ses robes. Quant à son âme, il n'a même pas cherché à la connaître. Il se méfie trop maintenant des âmes de jeunes filles.

Monique épousera cet homme qui est beau et qui est heureux. Ce sera parfait. Robert

trouve cela tout naturel. Il ne se souviendra que de cette lumière blonde venue un jour au *Vai d'Enfer*. Oui, c'est cette lumière qu'il aime, seulement cette lumière.

Mais les robes dansent toujours dans la chambre. En voici une toute bleue qui tournoie au rythme d'un invisible orchestre... Là-bas, près de la porte, une autre frémit qui est verte avec des reflets d'eau... Et celle-ci, légère et blanche, telle une mousseline, vers quelle fête mystérieuse va-t-elle donc?...

Comme c'est drôle ! En voici une qui s'approche du lit. Elle est mauve avec de petites fleurs qu'on a jetées dessus par poignées. Il y a un accroc au bas de la jupe près de l'ourlet... Il se voit à peine... Monique l'a réparé avec du fil blanc, elle s'est même piqué les doigts, et l'étoffe en a gardé une tache rouge pas plus grosse qu'une perle.

... Robert, mon ami, vous êtes le plus stupide garçon que la terre ait jamais porté.

Robert est descendu à Alice-les-Bains pour y acheter quelques morceaux de musique moderne. Il s'était bien juré de revenir sitôt sa course faite. Mais, sans savoir par quel hasard, il s'est trouvé devant le casino. Puis il y est entré et s'est installé sur la terrasse où l'on danse. Lorsqu'il a eu commandé une tasse de thé, il

s'est rendu compte qu'il n'était venu là que pour voir danser « la robe ».

Oui, il savait parfaitement qu'à cette heure Monique venait goûter avec des amis. Alors il s'est jugé complètement ridicule; mais, après avoir décidé qu'il devait partir s'il avait encore le moindre soupçon de bon sens, il est resté.

Autour de lui des femmes en toilettes claires, des hommes en tenue de tennis allaient et venaient. Des conversations banales s'échangeaient de table en table, scandées par des cliquetis d'argenterie et de porcelaine.

Dominant cette rumeur, la bruyante musique de l'orchestre passait par vagues que la brise emportait sur les routes.

Mais soudain Robert ne vit ni n'entendit plus rien. « La robe » était là. Elle était bleue avec une ceinture blanche, et elle semblait éteindre les autres robes sur son passage.

Il n'avait pas levé les yeux et continuait à boire son thé par petites gorgées, mais il savait que « la robe » approchait, qu'elle allait le frôler. Il y eut un remous dans la foule, et Monique s'arrêta devant la table de Robert :

— Comment, vous ici?

Robert avait relevé la tête. Ses yeux rencontrèrent les yeux verts aux reflets changeants :

— Oui, Mademoiselle.

— Seriez-vous malade?

— Non, je suis venu acheter une sonate de Favel.

— Et vous vous êtes égaré ici par la plus extraordinaire des fatalités? Puisque vous êtes là, ne danserez-vous pas? Cela m'amuserait beaucoup.

— Si cela peut vous faire plaisir, Mademoiselle, je suis à vos ordres.

Et il s'inclina.

« La robe » est allée rejoindre une vieille dame qui goûte là-bas à l'ombre de la vigne italienne. Robert sait bien qu'une famille amie habitant Alice-les-Bains chaperonne la jeune fille. Mais tout cela lui est indifférent.

Sur la terrasse, entre les tables, des couples tournent au rythme de l'orchestre... Tiens, la robe bleue vient d'entrer dans la ronde. Elle se penche, ondule, se redresse... Robert n'a pas cherché à voir le danseur qui s'est emparé de « la robe », mais des voix, tout près de lui, le renseignent :

— Luc Guibert a retrouvé la dame de ses pensées.

— Elle est jolie.

— Et lui donc!

— Oh! il s'habille chez les tailleurs les plus chics.

— Il gagne deux cent mille francs par an, il peut se permettre cela.

— Il paraît que ce bourreau des cœurs a été vaincu par cette petite fille blonde.

— Oui, il a l'air très épris.

— Ils sont assortis... Cela fera un beau mariage.

Alors Robert regarde. Oh ! il reconnaît bien le voyageur qu'il a bousculé dans le couloir du train. Il est toujours aussi élégant et toujours aussi beau. Ses yeux ont une lueur de triomphe lorsqu'ils caressent le visage de Monique. Il sera donc heureux, celui-là ?

Non, Robert n'est pas jaloux du bonheur de cet homme. Non, mais il s'était habitué à retrouver chaque jour « la robe » en face de lui, dans la salle à manger du château.

Allons, il devrait partir maintenant qu'il lui a dit adieu ; il devrait...

L'orchestre joue une samba, et la terrasse reste vide. Cette danse est si compliquée, et le public si peu indulgent que les couples qui évoluaient tout à l'heure restent à leur place. Alors Robert se lève et s'avance vers la robe bleue. Monique est là-bas, assise à une petite table fleurie, entre sa vieille amie et Luc Guibert. Comme un automate, Robert s'incline devant la jeune fille :

— Mais, Monsieur... je ne connais qu'un pas.

— Vous vous laisserez conduire.

Monique ne proteste plus. Elle accepte, flattée au fond qu'il soit venu et assez contente de se débarrasser de Luc qui lui fait une cour trop assidue.

Tout autour de la terrasse, le silence s'est fait. On n'entend plus que le chant de

l'orchestre. Les têtes se penchent, curieuses.

Robert entraîne Monique dans une marche cadencée. Puis il se courbe, se relève, plie encore tel un roseau souple, mais fort, et Monique semble quelque grande fleur qui se balance.

Robert ne voit même pas tous les regards qui s'attachent à lui. Il fait danser « la robe ». Il la fait danser comme un artiste. Ce n'est plus une samba quelconque; c'est une mystérieuse harmonie de gestes; c'est une pensée qui prend corps, qui monte, se déploie, s'allonge et meurt. C'est le rythme éternel de la jeunesse et de la vie.

L'orchestre s'est tu; des applaudissements éclatent. Un peu haletante, Monique interroge Robert :

— Vous dansez admirablement. Pourquoi donc ne venez-vous jamais ici?

Il salue sans répondre et s'éloigne avant que la jeune fille ait pu le rappeler. Elle a fait un pas pour le retenir, mais Luc se dresse devant elle :

— Ne descendez-vous pas dans le jardin, Monique... La chaleur est insupportable sur cette terrasse.

— Je vous accompagne, acquiesce Monique.

Et les deux jeunes gens s'engagent dans une allée qui va vers la rivière. Après un instant de silence, Luc s'arrête et regardant Monique dans les yeux :

— Ce monsieur qui vous a fait danser...

— Il a un véritable talent, n'est-ce pas?

— C'est M. Noldy?

— Oui... vous le connaissez?

— Oh ! il n'est pas bien dangereux !... Pour avoir accepté cette réclusion au *Val d'Enfer*, il faut qu'il soit ou dans la misère noire ou revenu de tous les plaisirs de ce monde.

— Pas dangereux !... Il me semble que je ne vous ai pas encore donné le droit d'être jaloux !

— Je sais... Mais je vous aime.

Son visage s'est durci, et Monique le sent autoritaire dans sa tendresse. Certes il lui plaît, cet homme énergique et beau. Elle est conquise par son charme et par son intelligence. Certains jours elle est prête à dire : « Fiançons-nous », mais quelque chose la retient. Il lui semble que ce n'est pas là l'amour qu'elle avait rêvé. Ils s'aiment peut-être, mais ne se comprennent pas. Entre leurs deux âmes, il y a comme un mur. Même aux instants où elle croit répondre à l'affection de Luc, il froisse toujours en elle des fibres inconnues. Pourquoi a-t-il parlé ainsi de Robert Noldy ? Monique en garde comme un sentiment de révolte, et elle reprend :

— Je ne vois pas pourquoi la pauvreté probable de M. Noldy vous rassure ? Vous pouvez être tranquille d'ailleurs : il déteste les femmes en général et moi en particulier.

Monique s'est arrêtée et contemple la rivière où le vent fait courir des frémissements.

Mais déjà Luc proteste :

— Je me moque complètement de ce garçon ! Les quatre ou cinq imbéciles qui tournent autour de vous au casino et vous font des yeux blancs sont beaucoup plus à craindre.

— Parce qu'ils sont riches sans doute ? Je vous remercie... je ne suis pas à vendre. Robert Noldy vaut certainement plus que ces gens-là. C'est un sauvage, un ours... mais aussi un grand artiste : cela me touche plus que des millions.

— Vous dites cela, Monique, et au fond vous êtes une jeune fille pratique. Vous savez bien que vos robes coûtent cher et qu'une jolie femme a besoin d'argent. Puis, peu m'importe tout cela. Rien ne m'a résisté jusqu'ici. J'ai pris le bonheur de force et je le garde.

— Oui, continue Monique pensive, tout vous a réussi. Vous êtes un homme comblé... Vous avez le succès, la fortune. Vous possédez une magnifique usine et vous espérez bien avoir une épouse décorative qui fera l'ornement de votre salon.

Avec un beau rire vainqueur, Luc se penche :

— Et je l'aurai, cette épouse !

Mais Monique recule et ses doigts effeuillent au fil de l'eau la rose de son corsage :

— Qui sait ?

Au repas du soir, Monique ne parut pas. Elle n'avait sans doute même pas eu le courage

de remonter au *Val d'Enfer* une dernière fois.

Robert n'eut pas l'air de remarquer cette absence et il n'interrogea pas le comte. Celui-ci d'ailleurs parla de chasse et de musique comme si rien ne s'était passé. Il y avait tout un côté de la vie qui ne l'atteignait pas. Il avait dû dîner le jour de la mort de sa femme, avec le même calme imperturbable.

Michel heureusement, étant un peu fatigué, n'était pas descendu, et sa tante l'avait couché de très bonne heure. Cela valait mieux, car il apprendrait toujours assez tôt le départ de Monique.

Hugues et M^{lle} Anne mangeaient et buvaient sans dire un mot, selon leur habitude. Ils ne s'apercevaient donc pas que les sièges s'étaient espacés autour de la table et que la pièce semblait vide tout à coup comme si l'âme s'en était allée...

Ces êtres murés dans leur silence n'avaient donc pas froid, ce soir, plus que les autres soirs? Ne sentaient-ils pas peser sur eux l'obscurité? Leur jeunesse ne leur était-elle pas remontée au cœur, devant sa jeunesse à « elle »? N'avaient-ils pas enfin compris qu'« elle » était la vie et qu'eux n'étaient déjà plus que des tombes. Non, ils étaient bien morts. Rien n'avait vibré en eux. Elle était venue peupler leur solitude et mettre dans cette maison la grâce de son sourire, et ils n'avaient fait aucun geste pour la retenir.

Le comte demanda :

— Il n'y a rien de nouveau?

Hugues hocha la tête :

— On a signalé un ours dans le bois au-dessus du torrent.

Et le visage rude couronné de cheveux en broussailles se courba de nouveau.

M^{lle} Anne posa ses mains sèches sur la nappe.

— Nous n'aurons bientôt plus de poivre.

Elle se tut et se remit à mastiquer silencieusement.

Mais soudain il y eut un cliquetis de verre cassé : Robert venait de briser son gobelet entre ses doigts.

IV

ET IL DESCENDIT DANS LA PLAINE

Le lendemain, en se levant, Robert se sentit si las qu'il demanda au comte la permission de se reposer un peu.

M. de Servanne se fit presque compatissant :

— Vous êtes nerveux... Vous auriez dû me prévenir... Vous n'aviez pas mentionné cela dans votre engagement. Enfin nous travaillerons double ce soir.

Robert remercia et se glissa dans l'ombre du

salon. Il s'étendit sur un divan et commença à songer, mais très vite ses pensées s'embrumèrent.

Les meubles de la chambre se mirent à tanguer, puis ils s'estompèrent et disparurent.

Il n'y eut bientôt plus ni salon, ni château, ni montagnes. Robert était seul sur une immense grève déserte. Du sable, toujours du sable, et puis la mer jusqu'à l'horizon...

Pourquoi donc Robert est-il là?

Il est seul, bien seul. Pas une maison, pas une voile, pas un être vivant. De l'eau et du ciel.

Il est donc libre, tout à fait libre. Il peut respirer, crier et rire...

Tiens, qu'est-ce qui danse là-bas sous le soleil? Mais... c'est la robe bleue de Monique.

Et Robert tend les bras.

Hélas! la robe fuit sur la grève sans fin. Elle fuit, elle vole... A chaque instant Robert croit la saisir, mais elle est déjà plus loin, toujours plus loin.

Robert étouffe. Il n'en peut plus.

Ah! cette fois-ci pourtant il va l'atteindre. Non... Une énorme vague se dresse... La robe a roulé sous l'écume. Un long rire strident. Puis plus rien.

Robert est seul de nouveau sur la plage.

Il ouvre la bouche. Il veut crier, mais en vain, il ne peut pas. Enfin il fait un suprême effort...

Et il se retrouve couché sur le divan et pas

encore bien éveillé. Il se frotte les yeux, regarde autour de lui. Alors il se croit devenu fou : la robe bleue est là devant lui.

Enfouie dans une profonde bergère, Monique l'observe, un sourire aux lèvres.

— Vous, vous ici ?

Elle hoche la tête, d'un air grave :

— Vous avez bien dormi?... Étiez-vous si fatigué ?

Ah ! il se moque bien de cela !

— Vous n'êtes donc pas partie ?

Avant qu'elle ait pu répondre, la porte s'est ouverte, et Michel est entré. Cette fois-ci l'enfant ne fuit pas les bras qui se tendent, mais il vient s'y blottir.

Et doucement, tendrement maintenant, Monique berce Michel et couvre de baisers le petit visage qui se cache contre son épaule.

Sincèrement admiratif, Robert soupire :

— Comme vous faites bien cela ! On dirait que nous n'avez jamais fait que dorloter des mioches toute votre vie.

Michel répète tout bas :

— Je t'aime, je t'aime tant. Ne t'en va pas, ou bien emmène-moi avec toi.

— Non, je ne m'en vais pas ; je reste, mon chéri.

Robert a failli bondir, mais il s'est simplement retrouvé assis sur le divan, comme un petit garçon bien sage :

— Vous restez ?

Monique regarde le jeune homme, de ses yeux clairs :

— Oui, je suis partie hier et revenue ce matin. C'est pour Michel que je reste. On peut être, n'est-ce pas, une poupée sans cervelle et sans cœur, et se laisser encore émuvoir par une détresse d'enfant.

Robert s'est ressaisi :

— Oh ! je me réjouis de votre décision, à cause de Michel... Quant à moi, voyez-vous, je me moque de tout.

Monique, parce qu'elle est femme, a peut-être deviné bien des tristesses sous cette indifférence et elle murmure :

— Comme je vous plains !

Puis, après avoir hésité, elle reprend :

— Je dois vous remercier, car grâce à vous j'ai vu qu'il y avait du bien à faire ici... Vous êtes croyant ?

— Oui.

— Alors vous me comprendrez. Il me semble que pour ceux qui croient, le bonheur c'est le bien que l'on fait aux autres.

Monique se tait maintenant, les yeux tournés vers quelque invisible horizon, et Robert regarde se dessiner le fin profil sur le fond sombre de la tapisserie.

Une guêpe bourdonne dans la pièce. Un peu de vent venu par la fenêtre ouverte anime les rideaux.

Monique répète :

— Nous comprenons toujours si mal le sens de la vie.

Tout en parlant, Monique continue de bercer Michel, et son corps souple a pris un balancement rythmé presque inconscient.

— Si vous n'êtes pas trop fatigué, jouez-nous quelque chose. Mon oncle est sorti : il ne sera pas jaloux. Je ne vous ai jamais entendu jouant seul.

Depuis l'arrivée de Monique, Robert s'était juré de décliner toute proposition de ce genre, mais il ne put résister au sourire qui l'implorait et il vint s'asseoir devant le piano.

Il joua tous ses souvenirs, sa jeunesse repliée, le grand déchirement de son existence, et des milliers de choses passèrent sous ses doigts. Le vieux piano n'avait jamais chanté ainsi, et Robert le sentait bien. Mais qu'importait ! Monique ne comprendrait pas ces sanglots des notes.

Pierre, lui-même, n'avait pu aller au fond de la détresse de son ami. Robert avait toujours eu la pudeur de ses blessures, et il préférerait cela. Pourtant une amertume lui venait de cette incompréhension qui faisait plus lourde sa solitude.

Enfin le piano se tut, et la mélodie mourut en une dernière plainte. Il y eut un silence gêné comme après des confidences.

Robert s'était levé. Alors Monique le regarda et dit simplement :

— Mon pauvre ami !

Et ces trois mots vinrent frôler sa plaie nial refermée. Mais, parce qu'il devait rester seul, toujours seul dans son chemin, il haussa les épaules :

— Oh ! vous savez, tout cela c'est du bluff. Ce n'est pas sincère. Nous autres artistes, nous faisons pleurer les gens sans nous émouvoir jamais. C'est une affaire d'entraînement.

— Vous méprisez donc votre art ? protesta Monique, une flamme dans les yeux. Je comprends maintenant pourquoi vous ne vous êtes pas sauvé devant l'affreux massacre que mon oncle fait subir aux plus belles œuvres.

Robert eut un de ces sourires charmants qui durant une seconde le faisaient beau :

— Chut, ne parlez pas si fort, j'entends son pas dans le vestibule. Puis, que voulez-vous ? M. de Servanne me paie fort bien, et c'est la seule chose qui m'intéresse.

— Si vous n'avez pas d'autre idéal, j'ai eu tort de vous plaindre !

Là-dessus Monique prit un air digne et méprisant. Elle venait à peine de se taire, lorsque le comte entra. Il était plein d'entrain et rejetait en arrière sa lourde tête qui semblait taillée à coups de couteau, dans du vieux bois. Il revenait d'Alice-les-Bains où il avait appris que « l'affaire » marchait bien.

— Bonjour, mon oncle, avez-vous vu M^{me} Rol-

lin? L'avez-vous remerciée de tout ce qu'elle fait pour moi?

— Mais oui, et je l'ai même tirée d'embarras au sujet de ces réunions dansantes qu'elle veut organiser chaque semaine dans sa villa.

— Vous lui avez trouvé un teneur? C'est miraculeux!

— Pas tant que cela, je lui ai tout simplement offert M. Noldy.

Monique, stupéfaite, regarda Robert qui n'avait pas bronché :

— Vous ne m'aviez pas parlé de cet arrangement, Monsieur?

— Excusez-moi, Mademoiselle, mais je viens de l'apprendre à cet instant.

— Comment, mon oncle ne vous a même pas demandé si vous acceptiez cette corvée et ce surcroît de travail?

— Pardon, interrompit le comte, vous me comprenez mal, Monique. J'ai engagé M. Noldy pour trois mois. Que je lui fasse jouer ici de la musique ancienne ou à Alice-les-Bains des airs de danse, c'est la même chose. Je vous prierai donc, Monsieur, acheva-t-il en se tournant vers Robert, d'aller à la villa des *Fleurs* chez M^{me} Rollin, le mardi, le jeudi et le dimanche. Vous pourrez prendre l'autobus qui durant l'été passe au village du *Val*, à quatre kilomètres d'ici.

Impassible, Robert s'inclina :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Mais, cette fois encore, Monique protesta. Elle s'était levée et tenait Michel dans ses bras :

— Monsieur ne fera pas cette course fatigante... Il viendra dans mon auto, ou bien je me fâcherai.

Toujours aussi calme, Robert remercia :

— Je vous suis très reconnaissant, Mademoiselle, de votre sollicitude.

Mais Monique vit soudain combien le visage de l'artiste était pâle et amaigri. Et, de ce jour, sa pitié fut plus forte que sa vanité blessée. Elle ne pouvait pourtant pas se douter à cet instant du choc douloureux que Robert avait éprouvé en apprenant la décision du comte.

A Paris, Robert avait surtout joué dans les dancings, et il lui était toujours affreusement pénible de se retrouver simple « tapeur » dans le monde où il avait été jadis entouré et fêté. Il avait longtemps été celui qui danse et n'était plus que celui qui fait danser.

A cette heure, une autre angoisse lui venait. Au *Val d'Enfer*, il était encore le compositeur qui avait eu autrefois un souffle de génie. Chez M^{me} Rollin, il n'aurait même plus cette auréole-là. Le fossé qui le séparait de Monique se ferait plus profond. Elle-même comprendrait mieux la différence qu'il y a entre un riche industriel et un monsieur râpé. Il sentirait peser plus lourdement sur lui le sourire triomphant de Luc Guibert.

Pourtant Monique lui était indifférente. Alors

c'était peut-être ce vieux désir maladif de conserver toujours le même masque impassible, de sauvegarder sa dignité, de tenir jusqu'au bout à n'importe quel prix.

Oui... c'était cela. Il restait appuyé au piano, essayant d'ordonner les pensées qui tournaient dans sa tête comme des oiseaux fous.

Le salon était vide et silencieux maintenant. On entendait vaguement Michel qui jouait dans le jardin.

Enfin Robert se redressa en soupirant, mais il s'aperçut alors qu'il n'était pas seul : Monique était encore là, appuyée à la fenêtre. Au mouvement que fit Robert, elle se retourna :

— Monsieur, je veux vous demander pardon pour mon oncle. Il ne sentira jamais, voyez-vous, certaines choses.

Devant le visage suppliant qui se lève vers lui, Robert sourit :

— Il a raison, Mademoiselle, et nous avons tort... Tout cela, au fond, a si peu d'importance.

— Ce qui est important, n'est-ce pas, c'est un champ qu'on peut acheter à vil prix, c'est un dessin de tapisserie, ou bien un carnier plein de pauvres bêtes mortes.

Et la main de Monique se tend vers le jardin. Le pas lourd, la tête penchée en avant, Hugues part pour la chasse, et sa massive silhouette s'enfonce dans les profondeurs vertes du jardin.

— A quoi peut donc penser cet homme? murmure Robert malgré lui.

— Nul ne le sait, pas même mon oncle. Les habitants de cette maison vivent depuis des années côte à côte, et ils s'ignorent. Jamais il n'y a eu entre eux la moindre intimité. Ils ont réalisé ce tour de force, étant sept réunis sous le même toit, de jouir chacun de la plus complète solitude.

— Qu'est-ce au juste, la solitude?

— C'est une route étroite qui court entre deux haies sans jamais rencontrer d'autre route, explique Monique.

— Oui, c'est bien cela, approuve Robert en riant; je connais depuis longtemps le charme de ces petits chemins-là.

— Alors, vous devez comprendre les gens d'ici.

— Ont-ils toujours été comme cela?

— Toujours; c'est la première fois, d'ailleurs, que je viens au *Val d'Enfer*, ayant vécu jusqu'alors à Paris, chez mon tuteur, et passant ordinairement l'été au bord de la mer.

— Avez-vous connu la maman de Michel?

— Non, elle est morte deux ans après son mariage... de désespoir, je crois. Pourtant, Hugues l'aimait, mais il n'a probablement jamais su le lui dire. Puis il suffirait bien d'une seule année passée ici pour devenir folle. Imaginez sept cent trente repas comme ceux auxquels on nous convie chaque jour! Enfin elle n'a pu y résister.

Tout en parlant, Monique s'était approchée de la fenêtre et elle baissa la voix, pour continuer :

— Nous sommes dans sa chambre ici. C'est peut-être pour cela que la pièce est si triste. J'ai découvert quelques mots qu'elle a tracés sur une vitre... avec le diamant de sa bague de fiançailles, sans doute.

Monique souleva le rideau et posa son doigt, dans l'angle d'un carreau.

— Voyez.

Robert se pencha et lut :

19 janvier 1921. Très malheureuse.

19 janvier 1922. Encore plus malheureuse.

M. DE S.

Il y avait ensuite un petit trait, puis plus rien... Lentement, Monique laissa retomber le rideau de tulle :

— Elle s'appelait Marguerite et n'avait pas vingt ans. Lorsqu'elle a écrit la première phrase, elle était mariée depuis six mois à peine. Elle ne savait à qui dire sa détresse, alors elle s'est confiée à cette vitre. Et ces deux lignes blanches courant sur le verre sont poignantes comme des larmes. Il me semble que je la vois appuyant son front contre cette fenêtre, cherchant un rayon de lumière dans ce jardin où il n'y avait que des troncs noirs et de la neige. Songez aux terribles journées d'hiver qu'elle a passées dans cette chambre. Lorsqu'elle pleurait, seul le torrent lui répondait... Ce dut être

atroce... Les femmes ne peuvent pas vivre ici.

« Et, pourtant, je reste au *Val d'Enfer*, car pour le bonheur de Michel je veux essayer d'éveiller quelque chose chez ces êtres qui dorment leur vie. Vous ne me trouvez pas folle? »

— Non, je salue l'héroïsme, même lorsqu'il s'attache aux causes désespérées.

Elle se redressa, et, rejetant en arrière ses boucles blondes, elle protesta :

— J'ai bien réussi à vous faire parler, je puis donc tout espérer.

Mais il sortit sans rien ajouter, car il s'en voulait justement d'avoir trop parlé. Il s'arrêta sur le perron et contempla un instant l'entassement de verdure qui emprisonnait la maison.

Puis il murmura :

— Et moi, maintenant, je vais descendre dans la plaine.

Seul, un coup de fusil qui venait de la montagne lui répondit.

V

LA HANTISE DU PASSÉ

Robert a retrouvé le mutisme dont il s'était un instant départi, et il semble plus « ours » que jamais. Monique ne paraît pas s'en inquiéter : elle sait que Robert peut parler et même

parler agréablement, et cela lui suffit. Elle sait aussi qu'il demeurerait parfaitement calme en voyant la terre s'ouvrir sous ses pas, et que, si un boulet de canon lui enlevait son chapeau, il se contenterait seulement de constater que « ce boulet manque de tact » et ne broncherait pas le moins du monde.

Robert a beau être un gentil garçon à l'air plutôt romantique, il ne pourra jamais comprendre une petite poupée blonde qui grimpe sur une chaise dès qu'elle entend une souris et meurt de peur dans l'obscurité.

Comme, d'autre part, Robert est la correction faite homme et n'est vraiment pas gênant, Monique a fini par prendre son parti de cette étrange situation. Ils vont tous deux en auto à Alice-les-Bains. Ils se retrouvent à la chapelle du *Val* et en reviennent souvent ensemble, et ils sont l'un avec l'autre comme des étrangers qui ne désirent point se connaître.

Pourtant de sentir Robert près d'elle, Monique se trouve moins seule. Elle est comme protégée par cette présence indifférente qui vaut mieux que l'hostilité des habitants du *Val d'Enfer*. En tous cas, elle essaie de montrer à ce sauvage qu'elle n'est pas si égoïste que cela, et elle monte à l'assaut de la vieille maison.

Après avoir dressé une vingtaine de plans de bataille, elle a tout envoyé promener et s'est confiée à la Providence. Les résultats ont été surprenants, car elle n'est attaquée d'abord

non aux gens, mais aux choses qui n'en pouvaient mais...

Elle a bousculé tous les meubles, transiormant les chambres, changeant les rideaux, déplaçant de vieux bahuhs qui avaient bien cru pourtant mourir dans leur coin. Elle a mis des fleurs partout, dans les monstrueuses potiches chinoises comme dans les verres de cuisine.

Puis, lorsqu'elle seule a pu se reconnaître dans ce chambardement et qu'elle a eu fait de chaque pièce une boutique de fleuriste, elle a réveillé les murs à sa manière. On ne pouvait plus la rencontrer que chantant, dansant, sautant. Elle exécutait d'immenses glissades dans les couloirs, dégringolait l'escalier à faire croire chaque fois qu'elle allait se casser la tête. Lorsqu'elle s'arrêtait, c'était pour se jucher dans les endroits les plus imprévus, tantôt sur le piano, tantôt sur la fenêtre.

Puis, un beau matin, les domestiques la virent entrer dans la cuisine comme un coup de vent. Lorsqu'elle eut ouvert toutes les casseroles, goûté à toutes les sauces, miré son profil dans toutes les bassines de cuivre, elle promit de revenir chaque jour afin d'apprendre l'art culinaire.

Au début, les serviteurs ronchonnèrent, puis ils s'habituerent au bouleversement que Monique venait mettre dans leur domaine. Enfin la jeune fille leur devint précieuse, et ils finirent par regarder la pendule lorsque Monique était en retard, et à soupirer lorsqu'elle ne venait pas.

Elle leur avait fait connaître le charme des ouragans et la joie de la jeunesse : ils commençaient à goûter le bonheur de vivre.

Alors Monique inscrivit une seconde victoire sur le carnet où elle notait ses achats de bouts de ruban et les adresses de ses amies.

Seuls, M^{lle} Anne et son neveu Hugues semblaient ignorer qu'une petite fée qui avait le diable au corps était en train de conquérir, à la pointe de son ombrelle, le terrible *Val d'Enfer*.

Michel trouvait exquise cette révolution. Il semblait s'épanouir à chaque meuble remué, comme si le cauchemar dans lequel il avait vécu s'effaçait peu à peu. Il suivait Monique pas à pas. Elle l'avait toujours sur ses talons, et toujours une petite main s'accrochait à sa jupe. Souvent elle se penchait et, saisissant l'enfant dans ses bras, elle le baisait, vingt fois, sur les joues, et sur les yeux et sur le nez... Et Michel était heureux, heureux à s'en pâmer. Elle lui apprenait mille joies qu'il ignorait. Il savait courir maintenant, sauter sur un pied, sourire en faisant des grimaces, chanter *Au clair de la lune* et *Il pleut, bergère*. Puis il tirait très bien la langue, et il se faisait câliner par Monique comme un petit bébé.

Oh ! c'était amusant d'avoir découvert tout cela et de voir se tourner les pages d'un livre ensoleillé inconnu jusqu'alors.

Et les jolis soirs très doux !... Michel se souviendrait longtemps de ces soirs-là. C'était le

plus cher moment de la journée. Dans l'ombre tiède du salon, qu'éclairait mal la lampe posée sur le piano, Monique racontait à mi-voix de très vieilles histoires. Elle serrait doucement Michel contre elle, et Michel avait chaud jusqu'au cœur.

Un jour, Monique apprit à Michel des choses merveilleuses. Michel ne devait jamais être triste, car il y avait un Être très bon qui s'appelait Dieu et qui aimait Michel, et qui avait fait pour Michel les fleurs et les arbres et le ciel bleu... Et même c'était Lui qui, trouvant Michel trop seul, lui avait envoyé Monique.

Dès lors, Michel fut tout à fait heureux. Il possédait beaucoup mieux qu'un papa et une maman : il avait le bon Dieu et Monique. Et, lorsqu'il regardait les grandes montagnes protectrices, il pensait à Dieu. Et lorsqu'il voyait un rayon de soleil danser dans sa chambre, il pensait à Monique.

M. de Servanne commençait à s'inquiéter de l'esprit belliqueux de sa nièce. Il sentait vaguement qu'elle faisait plus que jouer à cache-cache avec les meubles : elle changeait l'âme de la maison. Il ne proférait pourtant que de timides reproches au sujet des perturbations journalières que Monique apportait dans sa vie. Cette douceur inusitée chez lui s'expliquait par le désir de voir aboutir le projet qu'il caressait et peut-être aussi par l'affection qu'il avait eue autrefois, lorsqu'il était encore capable d'aimer, pour le père de Monique.

Depuis longtemps Monique guettait la première absence un peu longue de son oncle pour réaliser son plus grand rêve.

Enfin, le comte ayant dû faire un voyage de trois jours, Monique se trouva maîtresse du champ de bataille.

Immédiatement elle convoqua une équipe de bûcherons, et, certes, ce fut un beau travail : les branches et les troncs tombèrent comme si la foudre avait passé par là, et le *Val d'Enfer* revit enfin le ciel et la lumière.

Ah ! certes, les paysans du *Val* n'avaient jamais fait si bel ouvrage : ils scièrent, coupèrent, élaguèrent comme des démons, autant pour faire plaisir à « la madamiselle » que pour jouer un bon tour à M. de Servanne.

Devant ce massacre, M^{me} Anne continua aussi inperturbablement son éternelle tapisserie, et Hugues ne daigna pas articuler une remarque. Seul, Robert eut un vague sourire lorsqu'il vit les coupeurs de troncs s'en aller avec leur butin que, pour couronner son succès, Monique leur avait gentiment abandonné. Alors Monique entraîna Michel dans une ronde folle, non sans avoir déclaré à Robert :

— Vous pouvez rire... En tout cas, mon oncle sera bien forcé de supporter le ciel au-dessus de sa tête durant vingt ans au moins.

— Oh ! fit Robert, moi personnellement, je m'en moque.

Quant aux domestiques, ils trouvaient tout

ce que faisait Monique fort spirituel. Pour eux c'était une chose toute naturelle que Monique abattît les arbres du jardin, si cet exercice lui procurait le moindre plaisir. Ils l'auraient vue sans broncher décrocher les ardoises du toit et danser une séguedille sur le violon de M. de Servanne.

Seulement, le comte ne poussait pas si loin l'indulgence, et il faillit tomber de son haut lorsqu'il ne trouva plus dans son jardin que la moitié des arbres qu'il y avait laissés. Il rougit, blémit et crut devenir fou. Mais il comprit bien vite qu'il ne rêvait pas, quand il aperçut Monique perchée sur une branche et contemplant son œuvre d'un air souriant.

Alors il entra dans une violente colère. Il maudit tout ce qu'il pouvait maudire et fit les plus sévères menaces; mais, comme il n'était plus assez agile pour aller rejoindre sa nièce en haut de son arbre, ce fut elle encore qui resta victorieuse.

Puis, comme le mal était irréparable et que Monique ne semblait absolument pas se rendre compte de la gravité du crime qu'elle avait commis, il fit taire sa colère et redevint le monsieur correct de tous les jours.

Seulement, la vieille Marie confia, le soir, à Monique :

— Vous savez, Madamisque, il a été aussi furieux que le jour de la mort de sa défunte femme.

— Il l'aimait donc autant que ses arbres? C'est admirable.

— Oh! sûr que non, Madamiséelle veut se moquer... Seulement le jour où Madame a trépassé (Dieu ait son âme) on vendait une ferme dans la vallée, et Monsieur a manqué là une belle affaire... Rapport aux convenances... vous comprenez... y pouvait point aller à cette vente.

Monique rirait presque si cette histoire ne cachait pas bien des tristesses.

Le soir, elle a inscrit sur son carnet :

« Troisième victoire ».

Il n'y a plus qu'à conquérir ces deux dernières forteresses : Tante Anne et Hugues.

Elle se demande quelles fibres encore vivantes elle pourrait émouvoir chez la vieille demoiselle qui n'est plus qu'une aiguille à tapisserie. Pourtant il y a peut-être dans cette vie des souvenirs, des regrets, des voix d'autrefois. Cette femme n'a pas tout tué en elle, cela n'est pas possible. On ne peut, comme cela, tout à coup, blanchir à la chaux les murs de son âme pour y effacer le passé.

Le soir, Monique va s'asseoir en face de sa tante, et elle suit le mouvement monotone des deux mains ridées qui vont et viennent sur le métier. Derrière ce front aux bandeaux trop unis, n'y a-t-il plus rien que des écheveaux de laine; ces yeux ternes qui n'ont plus de couleur, ne gardent-ils aucune image dans le petit miroir de leurs prunelles?

Et si cette femme, au contraire, continuait dans son silence à vivre un beau rêve mystérieux? Mais ni les mains, ni les yeux ne décèlent rien. Le sépulcre est solide, et qui donc roulera la lourde pierre qui en bouche l'entrée?

Quant à Hugues, Monique n'ose l'approcher. Il lui fait peur, comme quelqu'un qu'on voit depuis trop longtemps sans le connaître. Il lui semble, certains jours, que sous son éternel mutisme Hugues cache quelque terrible drame et qu'il se tait, parce qu'il aurait trop de choses à dire.

Puis, parfois, elle sent qu'il la regarde, et ce regard posé sur elle lui fait mal comme une brûlure. Elle a peur alors de cet homme dont on ne sait rien, de cet homme qui a tué sa femme et n'aime pas son enfant.

Un soir, en quittant la salle à manger, Monique avait pris Michel dans ses bras. Elle portait une robe mauve avec des bouquets de roses, et elle était un peu pâle, comme si l'ombre du *Val d'Enfer* avait terni ses joues.

Lorsqu'elle passa près de son cousin, celui-ci fit un pas. Durant une seconde, leurs regards se croisèrent, et il y avait dans les yeux du jeune homme quelque chose de si atroce que Monique faillit crier.

Elle recula, tremblant presque et serrant Michel contre sa poitrine. Alors Hugues s'enfuit en baissant la tête, et la porte se referma derrière lui, en claquant.

Monique était restée immobile devant cette

porte, puis elle avait vacillé et serait tombée si Robert ne l'avait pas retenue.

Penchée sur son métier, M^{lle} Anne n'avait pas ébauché un geste. Et, tandis que Robert la faisait asseoir dans un fauteuil, Monique s'était sentie soudain affreusement seule. Sans dire un mot, Robert lui avait mis un tabouret sous les pieds et des coussins sous la tête; puis il lui avait offert un peu d'eau et était resté debout près d'elle.

Lorsqu'elle fut un peu mieux, elle attira Michel qui la regardait et murmura :

-- Nous sommes deux pauvres petits moutons égarés au pays des loups.

— Je vous remercie, fit simplement Robert.

Alors elle releva la tête ?

— Vous me verriez menacée, entourée de haine, que feriez-vous?...

— Vous êtes bien tragique, Mademoiselle.

— Oh ! vous resteriez les deux mains dans vos poches et garderiez votre belle indifférence,

— Si l'on voulait vraiment vous assassiner, je me servirais peut-être plus utilement de mes mains.

-- Ne plaisantez pas... Si vous saviez, comme je me sens triste ce soir. Quand je pense que je vis ici avec les seuls parents qui me restent ! Et je ne suis pour eux qu'une étrangère, presque une ennemie. Lorsque l'obscurité vient et qu'on ne voit plus ni la plaine, ni le ciel, je me trouve tellement isolée, tellement abandon-

née au fond de ce château perdu dans la montagne que je crierais presque au secours. A ces heures-là, je souffre un peu ce qu'a souffert Marguerite de Servanne.

C'est étrange comme, ce soir, elle voudrait attendrir Robert, obtenir de lui un mot de pitié. Il lui semble que derrière ce visage froid il y a une âme vibrante capable de compatir à toutes les souffrances.

Mais Robert répond, avec le même calme exaspérant :

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer; vous descendrez bientôt dans la plaine pour toujours.

— Ah ! vous avez entendu parler, vous aussi, de mes soi-disant fiançailles... Oh ! ce n'est pas encore fait. Grâce à Dieu, je suis libre... C'est extraordinaire comme les gens disposent facilement de la vie des autres.

Elle laissa retomber sa tête sur les coussins et se mit à contempler le jardin qui n'était plus qu'une mer d'ombre. Malgré toute l'indifférence que lui témoignait Robert, la jeune fille se sentait protégée et apaisée, ce soir, comme si une mystérieuse affection veillait sur elle.

Robert n'avait pas remué et restait debout près du divan. Alors Monique murmura à mi-voix :

— J'ai besoin d'un très grave conseil... Je suis si seule, voyez-vous.

— Je vous écoute, Mademoiselle.

— Eh bien, vous savez que Luc Guibert m'a demandée en mariage... Il m'aime, il est riche, il est gai. C'est un homme heureux qui m'offre de partager son bonheur. Il me plaît beaucoup... Que dois-je faire?

— Accepter, puisqu'il vous apporte tout ce qu'une femme peut rêver : la richesse, la joie, la sécurité!

— Il me semble justement que j'avais rêvé autre chose.

— Il ne faut pas chercher un bonheur compliqué. Contentez-vous de la vie paisible et sûre que M. Guibert vous apporte. Vous l'aimez déjà, ce jeune homme, car il est riche, beau, et il s'habille bien.

— Vous vous moquez de moi!

— Non, je connais les femmes.

— Alors, je dois suivre votre conseil.

— Oui, Mademoiselle, et vous nagerez dans la félicité.

— Vous êtes vraiment très aimable de vous préoccuper ainsi de mon avenir. Enfin, je vous obéirai.

Et Monique allongea ses mains sur ses genoux.

L'ombre augmentait dans la pièce, et Robert ne regardait plus que ces deux mains blanches qui seules vivaient dans l'obscurité.

Oui, ces mains étaient encore libres, mais elles attendaient l'anneau d'or qui les lierait pour l'éternité.

Dans l'angoisse de la nuit qui venait, Robert pensait :

— Je viens de « la » donner un peu à cet homme.

VII

DERRIÈRE LA HAIE

On danse aujourd'hui chez M^{me} Rollin, et Monique est partie en auto avec son habituel et morose compagnon. Elle a stoppé devant le salon de thé où elle doit déjeuner, et Robert s'en est allé à la recherche de sonates extraordinaires que réclame M. de Servanne.

Monique s'attarde sur le trottoir jusqu'à ce que la longue silhouette de Robert se soit effacée au tournant de la rue. Non, décidément, ce garçon n'a qu'un gentil pavé en place de cœur. Parce qu'elle le plaignait, Monique a tout fait pour lui adoucir un peu la corvée imposée. Elle a si bien parlé de lui à M^{me} Rollin, qu'il s'est vu accueillir comme un ami à la villa des *Fleurs*. La bonne M^{me} Rollin s'est presque excusée et a eu pour le jeune artiste toutes les délicatesses.

Sans doute, Robert joue admirablement, mais il n'a pas même l'air de remarquer les attentions qu'on a pour lui. Il est correct comme toujours,

et comme toujours aussi, il semble vivre dans une autre planète.

S'est-il même aperçu que Monique est jolie? Oh! il doit se moquer de la beauté des femmes, ainsi que de toutes choses!

Après ces sombres pensées, Monique hausse les épaules et gagne la terrasse du salon de thé. Malgré la chaleur étouffante, elle s'installe devant une petite table, tout contre la haie fleurie qui sépare le salon de thé du casino. Elle ne veut pas entrer dans les salles où les habitués de la maison se sont réfugiés, cherchant un peu de fraîcheur. Elle veut être seule.

La terrasse est déserte. Ah! pourtant, voici une dame qui vient tenir compagnie à Monique, mais elle a la discrétion de rester à une distance respectueuse. Monique s'accoude à la table et pose sa tête sur ses mains jointes.

Oui, elle préfère être seule avec elle-même. C'est ce soir qu'elle doit donner une réponse définitive à Luc. Elle recule depuis si longtemps devant ce fossé à franchir qu'il faut vraiment qu'elle se décide.

Robert a raison. Luc Guibert est un charmant garçon qui fera le bonheur de Monique. Pourquoi donc hésiter encore? Mais non, elle n'hésite pas. C'est bien décidé, elle serait trop sotte de sacrifier un bonheur certain à des rêves irréalisables.

Ce soir, elle sera la fiancée de Luc Guibert, et toutes les jeunes filles du pays en pâliront

de jalousie. Elle sourit presque à cette agréable perspective, et elle évoque l'image de Luc. Elle le voit très bien avec sa silhouette élégante, son visage aux traits réguliers, ses yeux bleus où brille la joie de vivre, ses cheveux bruns qui bouclent et frissonnent dans le vent.

Mais tout à coup la vision de l'homme qui aime Monique s'efface. La jeune fille se revoit dansant au casino avec Robert, et un autre visage se dessine : c'est celui de l'artiste. Les yeux noirs ne rient pas comme les yeux bleus. Robert est grave et lointain; il n'a ni la beauté, ni la force de Luc. Pourtant, même lorsqu'il n'est pas là, Monique songe à lui. Est-ce le mystère qu'elle devine derrière cette vie qui l'intrigue? Oui, ce doit être cela, et rien d'autre.

Au fond elle aime Luc, et Luc seul. Ce soir, elle dira « oui » sans aucun regret.

Monique émiette son pain sans toucher au plat qu'on a posé devant elle. Mais soudain des éclats de voix la tirent de sa rêverie :

— Comment, mon vieux Pierre, toi ici?

— Bonjour, Jacques; moi non plus, je ne m'attendais pas à te retrouver dans cette ville.

Et un bruit de chaises qui vient de la terrasse du casino avertit Monique que les deux inconnus s'asseyent à quelques pas d'elle, derrière la haie.

D'abord la jeune fille ne prend pas garde aux lambeaux de conversation qui arrivent jus-

qu'à elle dans l'air lourd. Puis soudain elle sursaute en entendant ces mots :

— Alors ce pauvre Robert Noldy n'a pas encore décampé du *Val d'Enfer*.

Maintenant Monique se penche ardemment pour écouter la réponse. Elle surveille ses moindres mouvements, afin de mieux cacher sa présence. Durant une seconde, sa droiture naturelle se révolte devant cette indiscretion. Non, elle n'est pas coupable. Non, elle n'a rien fait pour surprendre cette conversation. Puis, elle ne peut s'en aller comme cela, sans raison apparente, n'ayant pas même déjeuné. La dame, qui là-bas achève son repas, trouverait cela bizarre.

Les voix montent de nouveau, de l'autre côté de la haie.

— Robert est très malheureux au *Val d'Enfer*, car c'est un véritable artiste que martyrise l'inconscience musicale de M. de Servanne. Mais il s'est engagé et il a une trop haute conception de l'honneur pour rompre son engagement.

— Oh ! il n'y a pas d'honneur qui tienne devant un tel supplice. Moi aussi, j'avais signé, mais un beau jour je n'ai pu y tenir et je me suis sauvé.

— Lui se laissera plutôt tuer, mais ne s'en ira pas.

— Il est idiot.

— Non, pas tout à fait... Puis il s'éreinte depuis quatre ans, afin de payer les dettes de

son père. Il espère pouvoir régler cette triste question, grâce à ces trois mois de travail qui lui sont très bien payés.

— Enfin il sortira du *Val d'Enfer* ou complètement fou ou tout à fait saint.

— Surtout, mon cher Jacques, que la situation est encore moins agréable qu'autrefois dans ce charmant château.

— Ce n'est pas possible.

— Te souviens-tu de l'annonce du journal?

— Parfaitement... « Violoniste amateur demande premier prix du Conservatoire de Paris, piano, pour faire musique d'ensemble. »

— C'est cela; mais, cette année, il y avait quelque chose de plus, oh ! un tout petit entre-filet : « Le candidat doit être laid, quelconque, silencieux effacé. »

— Non... c'est tordant cela !

— C'est très triste, au contraire. Le comte de Servanne a pris cette étrange précaution, parce qu'il reçoit en ce moment, chez lui, sa nièce. Dès le premier jour, il a dit à Robert : « Monsieur, je vous prévient tout de suite que ma nièce va se marier avec un homme riche et beau et qu'elle aime. Comme vous n'êtes ni aussi riche, ni aussi beau, vous perdriez votre temps, en essayant de prendre le cœur de cette enfant ». Tu connais la droiture de Robert ? Le pauvre garçon a failli bondir d'indignation et s'est juré d'être aussi réfrigérant que possible avec cette jeune fille.

— C'est dommage ! Surtout si elle est jolie et charmante.

— Oh ! tu sais bien, Jacques, qu Robert dédaigne les femmes, et je n'ai pas de crainte de ce côté-là. Lorsque M. Noldy est mort, Robert était fiancé, depuis un an, avec une délicieuse jeune fille qu'il aimait et dont il se croyait aimé. Quand la ruine est venue, cette agréable personne s'est esquivée, sans se soucier du désespoir de Robert qui voyait d'un seul coup s'écrouler tous ses rêves. Et de cet abandon il a gardé une blessure si profonde qu'il en souffre encore. Oh ! il n'aime plus celle en qui il avait eu foi : il s'est aperçu qu'il s'était trompé, qu'elle n'était pas digne de lui. Il la méprise trop maintenant pour avoir aucun regret de ce roman déchiré.

« Mais il a tant souffert qu'il ne croit plus au bonheur, et il a été si cruellement bafoué qu'il ne croit plus aux affections humaines. Il est seul, terriblement seul dans la vie, lui qui a besoin de tendresse. Il a perdu sa mère trop jeune, pour se souvenir de la douceur maternelle, et son père ne s'est jamais occupé de lui.

« Il lutte avec courage et ne se plaint pas, bien qu'il soit sans cesse heurté par la mesquinerie et l'inconsciente cruauté des gens qui l'emploient. Et je ne puis même pas, moi, son meilleur ami, aller le voir dans cette maison où je sais que tout n'est pas drôle pour lui, parce que M. de Servanne a refusé de me recevoir. »

Dans son émotion, Pierre Durand parlait à voix haute, et les mots qu'il disait tombaient lourdement sur Monique, car chacun d'eux éveillait un remords dans l'âme de la jeune fille.

Mais déjà Jacques reprenait :

— Oui, Robert a un « cran » étonnant. Et il méritait tant d'être heureux. De tous mes camarades du Conservatoire, c'était le plus sympathique. Même dans la misère, il est resté si chic, si fier, si loin de toutes les laideurs de la vie et de toutes les bassesses de l'existence que je l'admire sincèrement.

— Ah ! fit Pierre en soupirant, si je savais seulement où le conduit cette route pavée de souffrances. Il accepte tout sans se révolter, mais il n'attend plus rien de la vie, et c'est cela qui est horrible.

— Et si maintenant il se prenait à aimer M^{lle} Kœssler, ce serait complet.

— Je crois que c'est impossible. D'ailleurs dans ce cas il ne ferait pas un pas vers elle, mais Dieu seul connaît toutes les blessures qu'il a reçues ainsi sans desserrer les lèvres.

Les deux amis sont partis, et le silence pèse de nouveau sur la terrasse.

Monique demeure immobile, prostrée, les bras appuyés à la table, incapable de faire le moindre mouvement.

Elle ne sait plus ce qu'elle pense, ni ce qu'elle sent : elle oublie l'heure et la vie. Elle sait seulement qu'elle souffre.

La terrasse est déserte et les rues silencieuses. Le ciel écrase la ville de son bleu implacable, et la tristesse des cités brûlantes glisse le long des murs.

Du casino tout proche vient le bruit du jet d'eau, et c'est comme un sanglot qui s'égrène dans l'air lourd.

Monique cache son visage dans ses mains et elle pleure.



Les invités de M^{me} Rollin bavardent en attendant Robert Noldy, et une joyeuse rumeur emplit le salon et déborde dans le jardin.

Luc Guibert a rejoint Monique qui s'est blottie près d'une fenêtre et il interroge anxieusement la jeune fille :

— N'avez-vous pas enfin pris une décision, Monique? C'est si pénible, cette attente.

Monique tortille entre ses doigts les franges de son écharpe. Elle est bien décidée à dire oui, à mettre sa main dans cette main qui se tend vers elle...

Pourtant, elle hésite une seconde.

Et soudain la porte s'ouvre, et Robert entre.

Il s'incline devant M^{me} Rollin, puis s'approche du piano et tout de suite se met à jouer. Il paraît plus las que de coutume et il ferme les yeux par moments comme pour cacher son âme.

Monique n'a pas répondu à l'ardente supplication de Luc, mais elle ne quitte plus du re-

gard maintenant les doigts de l'artiste courant sur le clavier.

Pour Monique seule, ces doigts chantent autre chose qu'un air de danse. Ils disent toute la tristesse d'une vie brisée, toute la détresse de ceux qu'aucune maison n'attend et qui ne savent où reposer leur tête.

Oh ! se pencher sur cette solitude, donner de la joie à cet homme qui a toujours souffert, lui dire : Ne pleurez plus; je suis là, pour partager votre peine ! »

Monique sent quelque chose vaciller en elle et elle détourne la tête, pour ne plus voir ces mains maigres, ces mains qui pleurent.

Et elle se retrouve en face de Luc Guibert :

— Dites-moi, dites-moi vite que vous acceptez de devenir ma femme.

Mais Monique recule :

— Je ne puis pas encore vous répondre. Je ne sais pas où je vais... Je ne sais plus rien. Laissez-moi, ne me demandez rien.

Et comme un des fils de M^{mo} Rollin vient inviter Monique, la jeune fille se laisse entraîner au rythme d'un boston. Elle tourne, tourne, sans comprendre encore pourquoi elle a repoussé ainsi Luc. Les mots qu'elle a prononcés sont venus d'eux-mêmes sur ses lèvres, sans qu'elle l'ait voulu, et pourtant elle est contente d'avoir jeté ces mots. Il lui semble qu'elle est libérée, qu'elle va pouvoir réfléchir, s'orienter, chercher la meilleure route à suivre qui n'est peut-être

pas la large avenue bordée de fleurs, mais le pauvre sentier raboteux.

Le soir est venu, et la petite Peugeot fuit dans l'ombre des chemins. Les mains de Monique tremblent un peu sur le volant, mais Robert ne s'en aperçoit pas; il reste toujours immobile et muet.

Au moment où la route passe au-dessus de la vallée, Monique arrête sa voiture.

Alice-les-Bains se voile de brume, et des clartés s'allument le long du fleuve. Seuls les grands monts baignent encore leur sommet dans la lumière et le ciel bleu.

Monique regarde longuement l'immense et splendide paysage qu'elle admire chaque soir, puis elle se tourne vers Robert.

— Je n'ai pas suivi votre conseil, Monsieur. Je devrais être fiancée à cette heure, et j'ai demandé un délai à Luc.

— Vous avez eu tort, répond Robert avec placidité.

— Non, car j'ai peur de ne pas l'aimer.

Au loin l'ombre monte à l'assaut des pics. La vallée semble un énorme trou noir où s'allument des lampes. Près de la route, un mélèze solitaire se dresse, comme peint à l'encre de Chine sur le ciel pâle.



Le lendemain, au déjeuner, Monique remarque soudain :

— Monsieur Robert, qu'avez-vous fait de votre bague?

La jeune fille avait admiré, dès les premiers jours, un très joli anneau d'or orné d'un rubis que portait Robert.

Une fois Robert avait expliqué, pour satisfaire la curiosité de Monique :

— Cette bague vient de mon père... C'est un vieux souvenir de famille auquel je tiens beaucoup.

Comme Robert ne semblait pas avoir entendu la question posée, Monique répéta :

— Vous l'avez égarée?

Alors il regarda avec calme sa main maigre allongée sur la nappe et il dit :

— Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne l'ai pas perdue.

Il ne donna pas d'autres explications, et Monique sentit qu'elle n'obtiendrait rien en l'interrogeant à nouveau.

Elle n'insista donc pas, mais elle ne put s'empêcher de songer à la disparition de ce bijou. Elle connaissait maintenant le dénue-ment de Robert et se demandait si ce tout petit incident ne cachait pas encore un sacrifice.

Ayant cassé un de ses bracelets, Monique fut obligée de descendre à Alice-les-Bains, après le déjeuner. Elle entra dans la plus grande bijouterie de la ville, et la première chose qu'elle aperçut fut une petite coupe posée sur une table... Dans cette coupe, il y avait des

débris d'or et une bague : celle de Robert.

Alors Monique comprit vaguement, et tout de suite elle s'exclama :

— Oh ! le^e joli anneau que vous avez là !... N'est-il pas à vendre ?

Le bijoutier, ayant jeté un coup d'œil sur la toilette de la jeune fille, pensa qu'il avait affaire à une bonne cliente, et il s'empressa :

— Oui, c'est un joli bijou... Avec un cachet extraordinaire, c'est du véritable ancien. Je viens de l'acheter en occasion à un jeune homme... sans doute un grand seigneur ruiné. Il tenait, je crois, beaucoup à cette bague... Mais vous savez, les temps sont durs !

Monique prit doucement le petit cercle brillant et le fit tourner entre ses doigts, tandis que le rubis jetait une lueur sanglante. Puis elle dit :

— Cette bague me plaît... Je vous l'achète.

Et, en glissant le bijou dans son sac, elle éprouva une soudaine émotion.

Elle se dirigea vers la petite rue tranquille où elle laissait son auto lorsqu'elle venait à Aliceles-Bains, et au tournant d'un trottoir elle se trouva en face de... Pierre Durand.

Elle le reconnut tout de suite, l'ayant vu sortir du salon de thé, et elle resta là, interdite, lui barrant le passage.

Lui aussi s'était arrêté et la regardait en rougissant, comme s'il la connaissait déjà.

— Pardon, n'êtes-vous pas monsieur Pierre Durand ?

— Et vous mademoiselle Kœssler?

Ils sourirent, puis baissèrent les yeux, gênés.

La première, Monique retrouva son calme.

— Votre ami Robert tenait beaucoup, n'est-ce pas, à cette bague qu'il portait toujours?... un anneau d'or avec un rubis.

— Oh ! s'il y tenait !... Le pauvre garçon, c'est tout ce qui lui reste du passé... L'aurait-il donc perdu ? Je viens pourtant de me promener avec lui et il ne m'a rien dit.

— Non, il l'a vendu.

Elle ouvrit son sac et en sortit le bijou :

— Je l'ai découvert dans une boutique, cet après-midi.

— Il l'a vendu?... Ce n'est pas possible.

Pierre regardait les pavés bosselés du trottoir.

— Ah ! si, tout s'explique... Je viens d'apprendre en effet qu'un de ses camarades, Jacques Divat, marié à une femme toujours malade, était dans la misère noire... L'argent de la bague est sûrement allé là-bas ; j'ai rencontré Jacques par hasard, au moment de mon départ, et il m'a bien recommandé de « remercier Robert ». A ce moment-là, je n'ai pas compris... Maintenant, je comprends.

Monique eut un sourire marqué de tristesse.

— Il sera toute sa vie celui qui donne. Mais pourtant, il gagne trois mille francs par mois, chez mon oncle. Il aurait pu ne pas vendre ainsi un peu de lui-même, en vendant cette bague.

— Il ne peut rien distraire de ce qu'il gagne,

car le dernier délai que lui ont donné les créanciers de son père expire à la fin de septembre. Tout ce qu'il aura reçu au *Val d'Enfer* tombera dans ce gouffre, mais il aura enfin réhabilité la mémoire de ses parents...

Pierre parlait très vite et avec feu, tant il avait besoin de rendre justice à son ami. En relevant la tête, il se souvint que Monique était jolie et qu'elle était fiancée à un autre...

Il eut peur d'avoir livré à une indifférente des secrets dont elle n'était pas digne.

— Pardonne-moi, Mademoiselle, d'avoir été si bavard. Je sais pourtant que Robert n'est pour vous qu'un étranger...

— Qu'en savez-vous?... Et d'ailleurs vous m'avez appris peu de choses : je savais déjà qu'il était pauvre et qu'il payait des dettes qu'il n'avait pas faites. Il n'a pas la moindre sympathie pour moi, mais cela ne m'empêche pas d'admirer son courage et son calme...

— Calme, lui ! mais alors il est malade !

Et soudain suppliant, car il devinait une nouvelle épreuve pour son ami :

— Ayez un peu pitié de lui... cela vaut mieux que de l'admiration... Vous pouvez le faire beaucoup souffrir, sans vous en douter.

Il ne précisa rien, mais il salua et s'éloigna dans la direction de la gare, poursuivi par le souvenir de Monique :

— S'il ne l'aime pas aujourd'hui, il l'aimera

demain... Il est si seul et il a tant besoin d'aimer.

Au volant de son auto Monique s'ébranle dans le soir qui vient, et elle songe à Robert. Oui, elle l'a méconnu, elle n'a pas compris tout ce qu'il y avait de noble en lui.

Enfin le voile s'est déchiré et elle en éprouve comme un soulagement. Elle est heureuse d'avoir découvert chez cet homme une telle supériorité morale.

Et cette toute petite histoire qu'elle vient de reconstituer l'émeut comme un beau livre. Il s'est dépouillé du dernier souvenir qui lui restait. Il a dû souffrir, et pourtant Monique est fière qu'il ait eu ce geste-là.

Elle, qui n'a jamais senti le poids de la vie, elle comprend enfin toute la beauté de l'existence, et il lui semble que le monde est meilleur de posséder cette âme. .

Mais, comme elle ne veut pas trop s'attendrir, elle conclut :

— Allons, Robert, vous êtes un chic type.

Et elle lance son auto sur la route.

VIII

SOLITUDE

La nuit est venue, les habitants du *Val d'Enfer* ont regagné leurs chambres.

Robert, après avoir attendu que tout soit en-

dormi autour de lui, est descendu lentement dans l'ombre de l'escalier et il a gagné le jardin que baigne le clair de lune.

Il va sans but le long des allées et il se trouve soudain devant le portail.

Alors il s'arrête.

Des pins noirs s'enchevêtrent, sur le ciel gris. La lune glisse doucement derrière les branches, jetant sur le sol de longues traînées de lumière pâle.

Robert regarde.

Devant lui la route fuit blanche et déserte entre les deux murs noirs que font les arbres.

Et Robert regarde cette route : c'est bien là l'image de sa vie.

Jamais il ne s'est senti ainsi perdu dans le monde, jamais il n'a eu si forte l'impression de marcher sur un chemin bordé de maisons hostiles qui ne s'ouvrent pas pour lui.

Chacun ici-bas porte son fardeau, mais le plus lourd peut-être est l'isolement. De n'être pas partagées les peines ne sont plus que des peines et les joies ne sont pas des joies.

Robert les voit, tous ces hommes qui vivent seuls parmi les hommes.

Ils vont et nul ne prend garde à eux. Ils parlent, et on ne leur répond pas, car on ne comprend pas leur langue, et les mots qu'ils disent n'éveillent aucun écho. Quand ils s'endorment le soir tombé, le vent seul gémit sous leur toit. Puis un jour vient qui les emporte au

cimetière, et nul regret ne suit leur cercueil.

Voici la veuve qui se retrouve dans la maison vide, le mari mort, les enfants morts, et elle se sentant plus affreusement abandonnée d'avoir eu jadis autour d'elle beaucoup d'amour. Et le deuil qu'elle porte, c'est le sien.

Voici le vieillard qui n'a pas pu partir avec ceux qu'il aimait. Il ne connaît plus les êtres parmi lesquels il vit, et les noms qu'il murmure encore sont inscrits sur des tombes.

Voici enfin cette femme qui n'est plus jeune et pas encore vieille. Elle ne s'est pas mariée. Ses parents ont disparu, ses frères et ses sœurs s'en sont allés fonder au loin des foyers où elle n'a pas de place.

Et elle est restée seule, dans une très petite maison avec un très petit jardin. Elle passe terne et falote. On croit qu'elle n'a pas de cœur parce qu'elle ne pleure, ni ne rit. Elle tend les bras aux enfants qu'elle rencontre, mais les enfants crient et se sauvent. Nul ne comprend qu'elle quête en vain un peu de tendresse. Elle avait une famille pourtant, mais elle est la pierre inutile qu'on a rejetée de l'édifice. Elle avait des amies qui l'ont peut-être aimée, elle n'en est plus bien sûre aujourd'hui, mais ces amies ont rencontré le bonheur, elles, et elles ont oublié.

Robert appuie son front contre la grille.

Un rayon de lune meurt à ses pieds. Des étoiles rient derrière les branches. Et

devant lui la route déserte fuit toujours.

Combien restent isolés ainsi sur les chemins de la terre, jusqu'au jour où Dieu les prend en pitié? Pour ceux-là plus que pour les autres, le ciel doit être peuplé, puisqu'ils furent seuls dans le monde.

Robert sent peser sur lui l'immense détresse de la nuit. Il pourrait s'en aller ce soir, disparaître, et nul ne s'inquiéterait de lui.

Le vent sanglote en se cognant au mur et la rumeur du torrent n'est plus qu'une plainte.

C'est l'heure des souvenirs et des regrets.

Alors pour échapper à l'angoisse qui le gagne, Robert revient vers le château.

Dans le grand jardin silencieux, il va lentement et il n'entend plus que son cœur qui bat.

Mais au moment de gravir la première marche du perron il se retourne : derrière lui, un pas a glissé sur le sable.

Il n'est plus seul. Toute blanche sous la lune, Monique est là.

— Bonsoir, Monsieur... Vous êtes donc poète, vous aussi?

— Peut-être, car je n'ai pu rester enfermé chez moi, tandis qu'il faisait si beau dehors.

Elle est près de lui maintenant, le vent fait frissonner sa robe de mousseline, et ses cheveux dessinent un nimbe d'or.

— Vous devriez pourtant dormir, au lieu de rêver aux étoiles... Vous semblez très fatigué, n'êtes-vous pas souffrant?

— Je me demande en quoi cela peut vous intéresser, Mademoiselle?

— Pourquoi toujours vous cacher derrière votre mur? Pourquoi vouloir souffrir seul?

— Je ne souffre pas.

Il s'est raidi en parlant, et Monique sent qu'elle n'ébranlera pas cette volonté d'homme. Elle s'appuie un instant à la balustrade de pierres sèches et elle lève ses yeux brillants :

— Oh ! comme je vous plains !

Toujours immobile, Robert regarde les grands arbres noirs qui font des îlots d'ombre sur la pelouse lumineuse, et il ne paraît pas voir Monique.

Cependant il souffre, c'est certain. Mais il ne veut pas être consolé par elle, pour lui elle n'est qu'une poupée qu'il méprise.

La porte s'est refermée. Les pas légers de la jeune fille se sont tus, dans la nuit.

Et maintenant que Monique est loin, Robert pose son front là où elle a posé sa main.

Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui sont seuls.

Les jeunes amis de M^{me} Rollin sont fatigués, ce soir, d'avoir trop dansé. Alors ils restent bien sagement assis dans le salon et causent à mi-voix.

Le mois d'août va finir et les pensées s'attristent en se tournant vers Paris, la ville immense où l'on travaille.

Il y a là des officiers dont le congé s'achève, des ingénieurs venus pour quelques jours et qui vont regagner leur usine. Un vieil ami de la maîtresse de maison, le compositeur Maroni, écroulé dans un fauteuil, essaie d'oublier que l'heure du départ approche et que sa saison à Alice-les-Bains ne l'a pas guéri.

Soudain le long cri strident de l'express de Paris monte dans l'air calme, et les conversations s'arrêtent.

Lorsque le silence est retombé, il y a dans le salon comme un soupir de soulagement... Ce n'est pas encore pour ce soir.

Afin de secouer l'atmosphère qui s'alourdit M^{me} Rollin propose gaiement :

— Que chacun me donne son avis sur cette question délicate : comment faire une déclaration d'amour. Je viens de recevoir une lettre d'un de mes neveux qui toujours a vécu dans ses livres et ne sait absolument pas comment avouer sa flamme à celle qu'il aime.

Des rires fusent :

— Oh ! ce n'est pas compliqué... Il suffit de dire trois mots : « Je vous aime ! »

— C'est plutôt banal et ce n'est pas très long.

— On met un genou en terre et la main sur le cœur on déclame : « O vous dont je rêve chaque jour... je brûle pour vous d'un feu incomparable... etc. ».

— Et vous, Luc, qu'en pensez-vous ? demandent des voix moqueuses.

Luc jeta un rapide coup d'œil vers Monique, puis il déclara :

— Les femmes adorent les aveux compliqués. Il faut donc leur offrir de brillantes protestations d'amour, comme on leur jette des fleurs. Il faut comparer la pâleur de leur teint à celle des neiges éternelles, la clarté de leurs yeux à celle des comètes, et assaisonner tout cela de « cœur blessé » et de « fidélité éternelle ». Voilà comme il faut parler aux femmes.

Monique protesta :

— Vous vous trompez étrangement, Luc. Peu important les mots. Une petite phrase bien simple vous émeut souvent plus qu'une splendide tirade. Les phrases trop belles ont l'air d'être prises dans des livres, tandis qu'un sentiment profond donne une âme nouvelle à de pauvres mots qui par eux-mêmes ne signifient pas grand'chose.

Toujours bonne, M^{me} Rollin se tourna vers Robert qui, adossé contre une fenêtre, ne prenait aucune part à la conversation.

— Et vous, Monsieur, comment feriez-vous un tel aveu ?

Robert se redressa en souriant :

— Je ne dirais rien... Il y a certains sentiments qu'aucune langue ne peut rendre.

Toutes les têtes se levèrent curieuses, vers le jeune homme.

— C'est peu commode...

— Si... c'est très facile.

Et Robert s'assied devant le piano.

Ses doigts se mettent à courir sur le clavier.

Dans la pièce, les cœurs battent plus vite. Les roses semblent frémir dans leurs vases et un souffle chaud court entre les meubles. Penché en avant, le vieux compositeur ne quitte pas des yeux Robert Noldy.

Monique tremble de tout son être, comme si Robert ne jouait que pour elle.

Le piano module un dernier murmure et Monique voudrait crier : « Encore... »

Robert s'est levé et, pour regagner sa place, il frôle presque Monique.

Alors elle le regarde et dans ce regard elle lui jette son âme, mais il ne comprend pas.

— Ah ! fit M^{me} Rollin, résumant l'impression générale, je voudrais être une jeune fille, pour recevoir une telle déclaration...

— Oui, continua M. Maroni, c'est une improvisation de génie.

Et se penchant vers Robert, il avoua :

— Vous êtes un grand artiste.

— Non, Monsieur, je ne suis qu'un tapeur.

Durant un instant, un silence gêné pesa sur le salon.

Puis le compositeur dit à voix basse :

— Vous venez de ressusciter pour moi un peu du passé. Oh ! c'est une histoire très brève que je n'ai pu oublier et qui hante ma mémoire à certaines heures.

— Racontez, racontez vite... supplièrent les

gens en resserrant leur cercle autour de M. Maroni.

— Ce n'est pas amusant...

— C'est triste alors?

— Non, c'est simple... Il y a déjà plusieurs années, un Américain offrit un prix de cinq cent mille francs, pour l'artiste qui ferait un chef-d'œuvre musical. Le concours s'ouvrit... C'était la fortune et la gloire qui s'offraient.

« Un jour dans une réunion où se trouvaient plusieurs membres du futur jury, un jeune pianiste nous joua le morceau qu'il avait composé en vue de ce concours. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi poignant. Le titre était : *Solitudes*, et tout ce que ce mot peut évoquer de tristesse, toutes les plus légères nuances, toutes les plus infimes blessures, tout cela chantait dans cette sonate.

« Nous étions là des gens assez blasés; eh bien ! dès la première phrase, nous avons eu les larmes aux yeux.

« Au moment du concours, notre artiste ne parut pas; le prix revint à une œuvre beaucoup moins belle. J'appris alors ce qui s'était passé. Un vieil ami du jeune homme lui avait dit, très franchement : « Vous avez fait une merveille qui sera sûrement couronnée. Elle sera très vite célèbre et fera le tour du monde, mais vous avez mis là une tristesse effrayante que rien n'éclaire. Bien des êtres, qui ne s'étaient jamais rendu compte de leur malheur, senti-



ront soudain toute l'horreur de l'isolement. Ceux qui oublient, ceux qui espèrent, ceux qui devinent confusément, tous ceux-là souffriront, car vous leur ferez la vie plus lourde. Vous rouvrirez certaines blessures, vous appuierez sur certaines plaies cachées, vous arracherez les quelques fleurs que Dieu a semées sur de pauvres existences. Nous sommes heureux, voyez-vous, tant que nous croyons l'être. Et ces illusions joyeuses, c'est tout ce que la terre nous donne. Ce que vous avez fait est beau, mais il y a de beaux poignards qui tuent mieux que les autres, et il y a de belles plantes qui font mourir. Pour avoir ainsi compris la solitude, vous avez dû beaucoup souffrir, et cette souffrance, vous allez la donner au monde... Vous êtes libre. L'or et la gloire sont là tout près de vous; moi-même à votre place; je sais bien que je ne résisterais pas.

« Quand cet homme eut fini de parler, il vit des lambeaux de papier qui s'émiettaient dans les flammes du foyer. Le très grand artiste qui avait donné une âme à la solitude venait de détruire l'œuvre de sa vie... Il partit, et l'on ne sut ce qu'il était devenu. J'appris seulement qu'il était pauvre.

Il y eut un silence. L'auditoire de M. Maroni était très ému.

Seul, Luc déclara :

— C'était un fou.

— Non, rectifia Monique, c'était un honnête

homme... Il avait le sens des responsabilités et il avait compris que nul n'a le droit d'alourdir le fardeau de l'humanité, même au nom de l'art...

Appuyé au piano, Robert écoutait très calme, et son visage restait indifférent.

Luc, énervé par les paroles de Monique, se tourna brusquement vers Robert :

— Et vous, Monsieur, ne trouvez-vous pas que l'argent vaut mieux que de vagues utopies sentimentales.

— Oh ! sans aucun doute, acquiesça Robert en souriant :

Comme le soir tombait, Monique se leva :

— Il faut que nous partions, car mon oncle vénère l'exactitude.

Lentement, la jeune fille descendit dans le jardin.

M. Maroni l'y suivit :

— Permettez, Mademoiselle, que je vous accompagne.

Le jardin n'était qu'une immense corbeille de fleurs où jouaient quelques rayons de soleil attardés.

Monique se pencha, cueillit une rose et l'attacha à son corsage.

Un pétale rouge tomba dans l'allée. Robert qui passait l'écrasa sans y prendre garde et s'éloigna, afin de faire sortir l'auto sur la route.

Monique le suivit des yeux ; puis, se tournant vers M. Maroni, elle dit :

— C'est lui, n'est-ce pas?
Et le compositeur inclina la tête.

* * *

En arrivant au *Val d'Enfer*, Monique laissa Robert garer sa voiture et remonta seule au château.

A quelques mètres de la maison, elle détacha la rose qu'elle avait mise à sa robe et la fit glisser sur le sol. Puis elle gravit le perron et alla s'embusquer derrière la porte-fenêtre du salon.

Robert maintenant revenait vers le château. Il aperçut la fleur qui faisait une tache sanglante sur le sable de l'allée, mais il ne ralentit pas sa marche et passa indifférent.

Monique regarda la pauvre rose qui frémissait sous le vent comme un oiseau blessé; puis, elle murmura, avec la voix d'une petite fille déçue :

— Il n'a donc pas compris?

Et, prise de pitié pour cette fleur méprisée comme elle, elle s'en fut la ramasser.

* * *

Monique vient d'entrer dans le bureau où, chaque soir, Robert se retire pour travailler.

Avec son grand peignoir de velours blanc et ses cheveux clairs, elle semble très jeune.

D'un joli geste elle pose ses mains sur les

feuilles de musique qui se noircissent de notes.

— Michel vous réclame... Il ne veut pas s'endormir, avant que vous ne l'ayez embrassé.

Robert relève la tête et dit gravement :

— Je crois que vous le gâtez un peu !

— Oh ! bien peu... Puis il est si délicat et si nerveux que je n'ose être sévère. Lorsqu'il sera plus fort, je l'éduquerai sérieusement; en attendant, venez.

Robert sourit :

— Je vous suis.

Ils sont maintenant penchés tous les deux au-dessus du large lit à colonnes où Michel n'est plus qu'une toute petite chose perdue dans les draps blancs.

A l'autre bout de la pièce, la vieille Marie range du linge dans une armoire et semble un fantôme qui glisse doucement en silence.

Robert s'incline un peu plus, pour embrasser Michel.

Avec des gestes légers qui caressent, Monique borde les couvertures, redresse les oreillers.

— Mon chéri, tu vas dormir, comme un petit ange, pour faire plaisir à M. Noldy.

Sur le seuil de la chambre, Robert s'arrête :

— Bonsoir, Mademoiselle... j'espère que, vous aussi, vous dormirez bien.

Dans la pénombre de la pièce qu'éclaire seule une veilleuse posée sur la table, Monique secoue la tête.

— Oh ! je ne dors guère. Chaque nuit, je

reste longtemps auprès de Michel. Dès que j'essaie de m'esquiver, il s'éveille, et je ne puis m'éloigner que lorsque son sommeil est devenu très profond. Ne me dites pas que je le gêne. Il a toujours été si seul jusqu'alors, et il mourait de peur autrefois dans cette grande chambre vide.

— Il aura connu, bien jeune, la solitude.

— *Solitude*,... c'était le titre, n'est-ce pas, de ce morceau que vous avez détruit?

— Ah ! fit Robert avec calme, M. Maroni vous a dit...

— Je l'avais deviné.

Robert recula dans l'ombre du couloir.

— Bonsoir, Mademoiselle.

Elle vint s'encadrer dans le carré lumineux de la porte et répondit :

— Un jour, vous retrouverez la gloire, mais avec un hymne de joie, non de désespoir.

— Je ne désire même plus la gloire.

— Mais vous désirez toujours le bonheur, et il est peut-être près de vous, sans que vous vous en doutiez...

Il s'effaça dans l'obscurité, et elle ne le vit plus, mais lui la voyait encore debout sur le seuil, et un peu de douceur venait à lui.

IX

UNE LETTRE...

Les habitués du salon de M^{me} Rollin se retrouvaient souvent au casino. Ils affectionnaient particulièrement un certain bosquet calme et frais où ils venaient s'installer avec leurs fauteuils.

Là ils rêvaient béatement, en fumant et en buvant des sodas, tandis que les arbres crépitaient de chaleur et que les rues désertes n'avaient point d'ombre.

Cette après-midi, les amis de Luc Guibert s'étaient donné rendez-vous dans leur retraite habituelle, et ils avaient abandonné leurs verres et leurs cigarettes pour jouer au bridge.

On n'entendait rien que le bruit du jet d'eau et parfois, au loin, le roulement d'une voiture.

Les cartes tombaient une à une, sur les tables; une main se tendait pour les ramasser, et le jeu continuait silencieux.

Soudain Luc surgit de l'ombre d'une allée, et il riait si bruyamment que ses camarades interrompirent leur partie.

— Non, mais qu'as-tu donc, Luc; tu es malade?

Le jeune homme se pencha et répondit :

— Ah ! vous ne devineriez jamais. Monique vient de faire naître une nouvelle flamme, tout à fait imprévue, celle-là, car cet amoureux transi est évincé d'avance.

— Qui est-ce donc ?

— Tout simplement ce pauvre diable de Robert Noldy.

— Mais c'est un véritable artiste.

— Peut-être... Cela ne l'empêche pas de mourir de faim ou à peu près. Mais il est perdu de dettes et pas plus fort qu'une mouche. Aussi, on ne sait trop comment il finira.

Luc eut une moue méprisante et un geste qui signifiait : « Tandis que, moi du moins, j'ai de l'argent et des muscles ».

Une voix demanda :

— Comment as-tu su ses sentiments à l'égard de Monique?... Il a l'air plutôt froid et distant.

— Oh ! fit Luc en riant, il ne m'aurait certainement pas pris pour confident ! Mais il n'est pas soigneux et il a perdu, dans les jardins du casino, une lettre inachevée qu'il adressait à un certain ami Pierre. J'ai trouvé cela au bord de la rivière et l'ai lu... sans le vouloir : je ne pouvais me douter, n'est-ce pas, que c'était si palpitant.

Et il brandit le papier sur lequel courait l'écriture de Robert Noldy.

— Ecoutez... si ce n'est pas admirable...

MON VIEUX PIERRE,

Je l'ai menti et je me suis menti à moi-même. J'aime comme je n'ai jamais aimé. J'ai rencontré la femme que j'aurais dû rencontrer autrefois, lorsque j'étais riche et heureux.

Te dirais-je le nom de celle qui est venue dans ma vie quand je ne l'attendais plus et qui s'en ira sans savoir que je ne pourrai l'oublier?... Elle est blonde et s'appelle Monique Kœssler.

Luc s'interrompit soudain dans sa lecture et faillit pousser un cri.

Debout au seuil d'une allée, Monique était là qui écoutait.

Il y eut un long silence. Luc et ses amis baissaient la tête, comme des enfants pris en faute.

Monique appuya sa main contre un tronc et regarda Luc.

En cet instant, elle était jolie infiniment, avec sa robe bleue qui la faisait très jeune et son grand chapeau qui ondulait autour de son front.

Luc balbutia, d'un air ingénu :

— Vous avez... compris...

— Tout.

Elle se tut quelques secondes et on aurait pu entendre les cœurs battre, puis elle reprit doucement :

— Je viens de perdre une illusion à votre sujet, Luc. C'est mal, ce que vous avez fait là... et maintenant vous allez me donner cette lettre.

Luc recula.

— Oui, vous allez me la donner, et je la rendrai à M. Noldy.

Il y avait tant d'autorité, dans la voix de Monique, que Luc n'osa pas résister.

Lorsque la jeune fille eut replié le papier entre ses doigts, elle s'éloigna sans un mot d'adieu. et sa robe bleue glissa lentement derrière les troncs, comme un immense papillon.

Ne sachant quelle contenance prendre, après ce rapide petit drame, les camarades de Luc se remirent à jouer fébrilement et à jeter leurs cartes, contre toutes les règles du bridge.

Seul, un neveu de M^{mo} Rollin déclara :

— Pour une gaffe monstre... c'est une gaffe monstre, mon pauvre Luc.

Mais Luc haussa les épaules :

— Oh ! cela n'a pas d'importance ! Je ne crains pas Robert Noldy.

— Hum ! protesta un joueur, on ne sait jamais.

— Vous oubliez que Monique est une femme pratique. .

— Oui, mais une femme tout de même.

Le silence revint dans le bosquet. Luc tournait autour des tables, comme un ours en cage, et il aurait cassé quelque chose avec plaisir.

Au bout de quelques instants, il s'éloigna, au grand soulagement de ses amis, et remonta vers le casino.

Il était furieux contre lui-même et contre Monique. Il avait été profondément blessé par ses reproches, d'autant plus peut-être qu'il les

trouvait justes. Il s'était moqué, devant ses camarades, d'une lettre qu'il aurait dû rendre discrètement à son propriétaire. Et il avait fait cette indélicatesse, parce qu'il ne pouvait souffrir Robert Noldy.

Il ne savait au juste pourquoi. Un trop grand fossé les séparait sans doute. Enfin la froideur distante de Robert déplaisait beaucoup à Luc qui, toujours gai, ne comprenait pas la tristesse des autres... Et puis, mon Dieu ! Luc ne parvenait plus à s'analyser.

Dans l'allée qui le conduisait au casino, Luc rumina ainsi de tardifs regrets et de faciles excuses. Malheureusement, toutes ses bonnes résolutions s'évanouirent lorsqu'en arrivant sur la terrasse il aperçut Robert.

Ce dernier venait de goûter avec un ancien camarade de classe rencontré par hasard dans une rue d'Alice-les-Bains.

Luc marcha droit vers Robert :

— Monsieur, vous aviez égaré une lettre, près du tennis; je l'ai trouvée, mais je ne puis vous la remettre, car M^{lle} Koessler l'a réclamée... Oh ! n'ayez aucune crainte, ce papier confidentiel est en bonnes mains et vous sera rendu.

Tout en parlant, Luc regardait Robert, dans l'espoir de le voir se troubler. Mais Robert ne laissa pas paraître sur son visage le moindre signe d'émotion et déclara paisiblement :

— Je n'ai aucune inquiétude, et je vous remercie de votre bonté.

Luc, ne sachant plus que dire, se tut, et Robert s'éloigna, comme si rien ne s'était passé.

Mais Luc sentit soudain qu'une bataille se livrait sans qu'il s'en doutât et que Robert venait de gagner le premier assaut.

Monique avait longtemps erré dans le parc, n'osant ouvrir cette lettre qui lui brûlait les doigts.

Avait-elle le droit de connaître la fin de cette étrange déclaration d'amour ?

Elle s'arrêta près de la rivière.

Le soleil descendait à l'horizon, et le ciel était jaune, derrière les troncs noirs des arbres. L'eau se moirait d'or et frissonnait sous les caresses du vent.

Monique se laissa glisser doucement sur l'herbe et elle resta là, les mains repliées.

Oui, elle devait lire ces lignes que Luc avait lues. Elle devait connaître jusqu'au fond le secret que Robert avait si courageusement gardé.

Peut-être alors pourrait-elle apporter plus que son sourire dans cette pauvre vie...

Monique dénoua ses mains, et la lettre tomba sur ses genoux. Elle dut fermer les yeux, durant une seconde, car tout tournait autour d'elle. Mais très vite elle se domina et se mit à déchiffrer les lignes barrant le papier :

... Elle est blonde et s'appelle Monique Kœssler. Vois-tu, je puis te le dire à toi, car elle ne le saura jamais, oui, je puis te dire que je l'aime comme un fou.

Oh ! ces yeux, ces lèvres et ce cou charmant, et ces robes qui sont des fleurs. Quand elle marche, quand elle parle, quand elle sourit, c'est un peu de beauté qui passe. Mais ce que j'aime en elle plus que toute cette fraîcheur, plus que toute cette jeunesse, c'est son âme ! Si tu savais comme elle est bonne : elle est devenue la maman adoptive de Michel et elle a pour lui de ces gestes qui font la vie douce.

Certains jours, lorsque je me sens plus seul que les autres jours, je bois des yeux les caresses qu'elle donne à Michel, et c'est une aumône que je vole.

Elle me croit un butor incapable d'aimer, et il faut bien, n'est-ce pas, que pour elle je sois cela. Mais, dès qu'elle est là, je ne vois plus qu'elle, et si elle me parle, je suis tellement heureux, que ses paroles chantent en moi longtemps encore après que sa voix s'est tue.

Elle a pitié de toutes les souffrances, et parfois ses yeux clairs s'assombrissent en se levant vers moi. A-t-elle deviné que j'étais un mutilé de la vie ? Je n'emporterai d'elle, hélas ! que ce regard de compassion. J'espère que Luc lui donnera le bonheur qu'elle mérite, moi, je n'ai à lui offrir qu'un très grand amour et cela ne suffit pas pour faire le bonheur d'une femme.

Grâce à elle, un peu de clarté aura lui sur mon chemin, et toujours je garderai en moi cette fleur de tendresse qu'elle m'a donnée.

En ce moment, je jouis encore de son rire, de sa présence, de ses mots charmants et qui apaisent... Demain, je redescendrai dans la plaine pour toujours.

Je ne sais plus où Dieu me mène, mais je tâche d'aller droit, toujours droit devant moi, et je ne me retournerai pas au seuil de ce *Val d'Enfer* que je quitterai le cœur déchiré.

Ne me plains pas, vois-tu. Sans doute il ne pouvait m'arriver un pire malheur, mais je tiens bon et c'est là le principal.

Je souffre pourtant, oui, je souffre de ne pouvoir rien lui dire. Je saurais si bien, moi, lui parler d'amour. Lorsque Luc lui fait des déclarations stupides, j'ai envie de l'envoyer promener et de prendre les deux mains de Monique pour lui murmurer des folies.

Si elle se doutait du nouveau soupirant qu'elle possède, elle rirait bien... et elle aurait raison. Mais je crois que, de ce rire, je mourrai...

Monique replia la lettre : Robert s'était arrêté là, et son cri d'amour finissait comme un cri d'agonie.

Lentement, elle porta à ses lèvres ce papier froissé qui disait tant de choses. Elle était bouleversée par cette immense affection qui s'offrait soudain à elle et qu'elle n'avait pas sentie.

Elle comprenait tout maintenant, et elle ne souriait pas...

Mais elle aurait eu envie de se mettre à genoux devant cet homme et de lui crier :

— Je ne suis pas digne de votre amour. Je ne suis qu'une jolie poupée, et je n'aurais pas su, moi, garder ce silence; je n'aurais pas su me sacrifier ainsi toujours.

Elle se redressa.

Toute lumière s'était éteinte dans l'ombre de la rivière.

Elle revint vers le casino. Les fleurs, les buissons et les arbres frémissaient autour d'elle... Était-ce pour elle que le parc chantait ce soir, et que l'air se parfumait?



Dix heures sonnaient dans la vallée, lorsque la grille du *Val d'Enfer* se referma sur l'auto de Monique.

La jeune fille trouva une gerbe de roses blanches qui l'attendait dans le salon et venait de la villa *Bagatelle* : Luc voulait se faire pardonner.

Comme elle traversait le vestibule, pour gagner sa chambre, elle heurta presque Robert qui sortait de la bibliothèque.

En la voyant ainsi les bras chargés de fleurs, Robert pâlit un peu, mais il dit seulement :

— Vous avez là un joli bouquet.

Monique murmura dans un sourire :

— Luc a fait cette folie de m'envoyer, ce soir, des roses merveilleuses.

En parlant, elle épiait le visage de Robert, mais ce fut en vain; il gardait bien son secret.

Alors, elle eut honte de l'avoir fait souffrir, sachant ce qu'elle savait, et sa voix se fit caressante, pour ajouter :

— Oh ! je n'ai pas encore dit oui !... ce n'est pas un bouquet de fiançailles.

Il eut un geste indifférent, et elle ne comprit pas comment il pouvait être si fort... Enfin, elle l'obligerait bien à parler.

Elle se dirigea vers l'escalier; puis, se retournant brusquement, elle rappela Robert :

— Monsieur... Pouvez-vous venir me retrouver, demain matin, dans le salon... Je vous attendrai. J'ai à vous remettre une lettre que vous avez perdue.

— Je sais... M. Guibert m'a averti.

Il s'inclina, toujours calme, et la porte du bureau retomba derrière lui.

Monique resta longtemps immobile, dans la pénombre du vestibule où la gerbe de fleurs mettait une tache blanche.

Et elle se sentait une toute petite chose, auprès de cet homme.

Monique ne peut fermer les yeux.

Dans son cerveau, les idées dansent au rythme de la pendule dont chaque battement rapproche l'entrevue du lendemain.

Excédée, Monique se lève et, enveloppée dans son peignoir blanc, elle gagne le balcon.

Elle a laissé derrière elle l'ombre de la chambre, pour entrer dans la clarté douce de la nuit.

Au-dessus de la forêt et des montagnes, l'or

des étoiles se pulvérisent sur le fond bleu du ciel. Et les étoiles, les rochers et les branches dorment immobiles, dans le silence.

Les mains de Monique se referment sur l'accoudoir de bois.

Plus rien ne vit au *Val d'Enfer* que le rectangle lumineux d'une fenêtre où se meut une silhouette... Robert veille. Il cherche sans doute, lui aussi, les paroles qu'il dira lorsqu'il ne pourra plus fuir la femme qu'il aime.

Et leurs âmes se rencontrent déjà dans le grand jardin vide où se penchent des fleurs.

Monique sent une étrange ivresse l'envahir à la pensée de cet amour qui est là tout près d'elle. Elle répète les mots de la lettre, et le soir fait ces mots plus tendres encore.

Là-bas, dans la vallée, un autre homme appelle Monique. Mais l'appel de cette fenêtre rose de lumière devient plus fort à cette heure.

Luc Guibert fera la vie heureuse à celle qu'il épousera. Si Monique va à lui, elle redescendra dans la plaine où les toits et la verdure rient. Elle n'aura plus de soucis pour le lendemain et s'appuiera sans crainte au bras robuste de Luc. Mais elle ne sera pour son mari qu'une joie de plus, et depuis longtemps elle rêve d'une grande douleur à soulager, d'une existence brisée à faire refleurir...

Dieu vient de mettre, sur la route de Monique, un homme que le malheur a blessé sans l'avi-

lir. A cet homme qui ne possède plus rien, elle donnerait tout... Elle serait pour lui la clarté, la fraîcheur, l'apaisement. Elle serait la fleur unique s'épanouissant dans le désert, le rayon égaré caressant l'étang noir, le sapin jetant son ombre sur les rochers nus de la montagne.

C'est si bon de consoler, de se pencher sur la souffrance et de dire :

— Ne craignez point : je suis là, près de vous... pour toujours, et vos plaies seront douces, si je les panse, et vos larmes vous seront chères, si je les sèche...

Oui, Monique estime Luc, mais elle admire Robert. Et pour ce dernier elle n'éprouve pas que de l'admiration, mais aussi une infinie pitié...

Ce soir, elle suit des yeux la silhouette qui passe et repasse là-bas dans le rectangle de la fenêtre.

Robert veille et pense à elle.

Oh ! comme ce serait bon de peiner avec lui, de l'aider à porter le fardeau qui l'écrase.

La vie n'est pas un parc où l'on danse et où l'on s'amuse. C'est une mission à remplir, une longue toile où l'on doit broder du bonheur pour les autres.

Dormez, mon ami, dormez. L'amour est là, tout proche, qui va venir. La brise l'a cueilli, sur un balcon, et il glisse maintenant le long des fleurs. Ne l'entendez-vous pas qui chante ?

Il s'en va là-bas, là-bas, où vous êtes. Ouvrez toute grande votre croisée.

Les hommes riches et comblés, qui rient dans la vallée, ne savent pas que vous avez conquis, ce soir, le plus beau trésor du monde.

Ils ne savent pas que la jeune fille dont ils sont tous épris s'en est allée vers votre solitude, parce que vous étiez pauvre, parce que vous étiez triste et que vous ignoriez où fuyait votre chemin...

La lune monte lentement vers les étoiles. La cime des arbres s'argente. L'allée qui coupe la pelouse semble un ruisseau de lumière. Toute blanche sous la clarté lunaire, la façade du *Val d'Enfer* s'idéalise.

Les souvenirs angoissants s'effacent. Marguerite de Servanne, la pauvre petite morte, ne revient plus hanter le parc silencieux. Elle ne retrouverait pas les lourds troncs noirs qui l'écrasaient, ni les plates-bandes brunes bordées de buis.

Il y a des fleurs, partout maintenant; elles ont poussé jaunes, rouges et bleues, et, ce soir, elles parfument l'ombre.

Ce n'est pas à cette femme douloureuse que songe Monique. Elle pense à « l'autre », à la fiancée de Robert. Monique ne sait rien ou presque rien de cette poupée qui était blonde, et qui déchira le cœur de Robert, comme on brise un jouet qui n'amuse plus.

Elle doit être mariée avec un homme capable

ne lui payer de jolies robes. N'éprouve-t-elle pas parfois un regret pour le passé? N'a-t-elle pas soit, certains jours, de la tendresse qu'elle a rejetée.

Lui ■ oublié... mais il ne croit plus au bonheur.

Soudain, Monique sursaute

La porte du perron grince et s'ouvre... Une forme se dessine. Dans la nuit douce, Hugues descend vers le jardin. Il va droit devant lui, les mains tendues en avant, vers quelque rêve inaccessible.

Et Monique voit s'évanouir, au seuil d'une allée, la haute silhouette du jeune homme.

Fait-il, lui aussi, quelques remords?

Là-bas à l'horizon, au delà de la plaine, naît une lueur rose. Le ciel pâlit et les étoiles s'éteignent. Une brise fraîche vient de la montagne et fait chanter les branches.

Voici l'aube.

Monique n'a pas senti fuir les heures, et tout autour de la grande maison silencieuse la vie renaît.

Monique a quitté le balcon, et elle reste debout devant sa glace, regardant l'image qu'« il » aime.

Elle est jolie, ce matin, dans son peignoir blanc, et ses cheveux ont gardé des reflets de lune.

Voulant être plus jolie encore, Monique s'habille maintenant, comme pour une fête . elle

met une robe de soie aussi blanche que le ciel et des fleurs dans sa ceinture.

Et elle rit, en songeant à Robert. Il va rester stupéfait... Après cette nuit d'inquiétudes, il aura l'air plus las et plus triste que de coutume.

Monique pousse doucement la porte qui communique avec la chambre de Michel, et elle s'agenouille contre le grand lit où l'enfant sommeille.

Elle a posé son front sur les draps blancs, et ses boucles frôlent celles de Michel.

Et elle reste là longtemps, dans la pénombre de la pièce.

X

L'AUBE SE LÈVE

La porte du salon se referme. Robert est venu au rendez-vous. Il est là et s'incline.

Le jardin jette dans la pièce, par ses fenêtres larges ouvertes, le parfum de ses fleurs et la lumière de ses allées.

Monique a posé sur la table les capucines qu'elle arrangeait dans un vase, et elle se retourne, souriante :

— C'est gentil de ne m'avoir pas trop fait attendre.

Et il reste là, incapable de faire un pas vers elle.

Comme par quelque cruelle ironie, Monique a mis une robe délicieuse, en ce jour où il va quitter le *Val d'Enfer* pour n'y plus revenir.

Maintenant qu'elle sait tout, pourquoi lutter, pourquoi se défendre encore quand la bataille est perdue?

— J'ai bien failli, Mademoiselle, me sauver tout de suite. Mais je veux au moins emporter votre estime... et je suis venu parce que je vous l'avais promis.

Monique regarde les branches que le vent balance au-dessus de la terrasse.

— Vous ne partez pas encore?

— Si... D'ailleurs mon engagement est rompu, puisque, sans le vouloir, je suis sorti de mon rôle de pauvre diable silencieux et effacé, et que je vous ai parlé d'amour.

Son ton s'est fait âpre, comme pour arrêter d'avance toute moquerie sur les lèvres de Monique.

Mais elle reste calme et douce et caresse une capucine, du bout des doigts.

Elle dit :

— Je suis bien heureuse d'avoir déconvert votre secret.

Mais Robert ne veut pas se laisser attendrir, et il hausse les épaules :

— Oui, n'est-ce pas... Cela vous permet d'ins-

crire, sur votre petit carnet, une troisième victoire, entre une recette de cuisine et une adresse de modiste... Sans doute, vous m'avez vaincu, comme vous avez vaincu Michel. Mais j'étais trop faible, que voulez-vous? devant votre grâce et votre bonté. Je devrais vous maudire et pourtant je vous bénis, car vous avez fait refleurir mon cœur que je croyais mort... Maintenant, je vais partir. Lorsque je serai loin, je n'entendrai plus le rire de Luc ni le vôtre. Vous devez me trouver si copieusement ridicule... Cet amour me va si mal.

« Vous n'auriez pas dû lire cette lettre, et votre futur fiancé aurait dû avoir un peu de pitié pour un rival inoffensif. Enfin, grâce à ce charmant garçon, tout le monde se moque de moi dans Alice-les-Bains... Oh! d'ailleurs, cela me laisse indifférent. Il y a si longtemps que je ne prends plus garde aux propos de la foule! »

En parlant, Robert cherchait le regard de Monique, mais la jeune fille n'avait pas relevé la tête.

Il y eut un silence, et l'on entendait bruire les feuilles des arbres tout proches.

La robe de Monique avait des frissons et ses cheveux des reflets.

Robert se sentait devenir fou, et, pour rompre l'enchantement qui le reprenait, il cria presque :

— Vous avez promis de me rendre ce papier.

Alors elle lui tendit la lettre qu'il était venu

chercher, et dans le geste qu'elle fit leurs doigts se frôlèrent :

— Je puis vous la donner maintenant, je la sais par cœur.

Robert chiffonna la lettre et l'enfouit dans sa poche :

— Cette fois encore, je n'ai pas eu de chance... Vous avez lu ces lignes que vous n'auriez pas dû connaître, et sans cette fatalité qui s'acharne contre moi je vous jure que vous n'auriez jamais su...

Elle eut un sourire très doux :

— Oh ! sans doute ! mon pauvre ami, vous seriez mort plutôt que de me faire le moindre petit compliment. Ne parlez pas de fatalité mais de Providence... C'est si bon, voyez-vous, d'avoir découvert cette tendresse... J'ai eu si froid, certains soirs, devant votre indifférence.

Il recula, comme pour fuir la caresse de ses paroles.

— N'aviez-vous pas l'affection de Luc ?

Elle secoua la tête et ses boucles s'éclairèrent.

— Cela ne me suffit pas. Luc m'aime, parce que je suis une jolie poupée qui s'habille bien... Il aime mon rire et ma gaieté. Je suis pour lui un peu plus que son chien et un peu moins que son usine. Il est fier de mes succès, et il serait ravi d'épouser la femme la plus élégante d'Alice-les-Bains. Mais il ne peut deviner ce dont je souffre parfois au *Val d'Enfer*.

« Il connaît la jeune fille qui danse et joue

au tennis, il ignore celle qui se penche sur le lit de Michel et qui voudrait faire naître du bonheur autour d'elle... Je ne me rendais pas compte de tout cela, mais la lumière m'est venue en lisant votre lettre. Luc ne m'aime pas, comme vous m'aimez.

Robert interrompt Monique, d'un geste las :
— Pourquoi me dire toutes ces choses?

Et il marcha vers la porte.

Mais elle se mit devant lui.

— Vous ne voulez donc pas comprendre?

Alors tout son masque de froideur tomba et il supplia :

— Ne me tentez pas, puisque vous savez; ayez pitié... Oui, ma pensée est sans cesse près de vous. Je cueille au vol les gestes que vous faites, comme on cueille des fleurs pour les garder en un bouquet, et, la nuit, je vous retrouve encore dans mes rêves... Si cela peut vous faire plaisir d'avoir un admirateur de plus, eh bien ! soyez contente !... Je vous aime comme un fou, comme un idiot. Aux instants où je semble très loin de vous, je suis tout près pourtant, et je m'enivre de vos sourires ou de la musique de vos paroles. Je ne puis être gai, lorsque vous êtes triste.

« C'est afin de vous voir plus souvent que j'ai accepté l'offre de M^{me} Rollin. C'est pour vous, pour vous seule que j'ai joué, un certain soir, tout comme autrefois. Je ne voyais plus tous les gens qui m'écoutaient, mais vous, rien

que vous... Puisque vous désiriez cette pauvre déclaration ajoutée à tant d'autres, vous devez être satisfaite; alors laissez-moi partir. »

Mais, avant que Robert ait pu faire un pas, Monique a bondi à l'autre bout de la pièce et s'est mise devant la porte les deux mains collées au mur.

Il vient vers elle et elle voit mieux ce visage douloureux aux joues creuses et aux yeux cernés.

Il supplie :

— Écartez-vous, il faut que je m'en aille.

Mais elle reste adossée à la porte, sa robe bleue immobile comme une voile rentrée au port.

— Je ne veux pas que vous partiez.

Alors il a un geste de colère et, la saisissant par les poignets, il l'attire à lui.

Elle ne résiste pas, mais elle dit avec douceur :

— Vous me faites mal...

Il desserre son étreinte, et deux taches rouges se dessinent sur les bras de Monique.

Il recule :

— Pardonnez-moi... Je ne sais plus ce que je fais.

Alors, devant la détresse de cet homme, Monique se sent prise d'une infinie pitié.

— Si vous m'aimez un peu, ne partez pas... Je serais si seule, sans vous...

— J'ai trop souffert ici... de toutes les manières. Je n'en puis plus.

Et il marche vers la fenêtre.

Elle n'a pas bougé; mais, lorsqu'il pose le pied sur le rebord de la croisée, elle pousse un cri déchirant :

— Robert !

Il se retourne affolé et la regarde, ne comprenant plus.

Elle est là, toute blonde dans sa robe bleue, et elle murmure :

— Robert, ne partez pas; je vous aime.

Elle lui tend les mains qu'il a meurtries.

Il baisse la tête.

— Non, ce n'est pas vrai... Ne me torturez pas, vous ne pouvez m'aimer !

Mais elle tend toujours ses mains vers lui. Alors il ne peut plus résister à ce geste, et, prenant doucement les doigts qui s'abandonnent, il les porte à ses lèvres.

— Si... je vous aime, pour l'éternité.

Il proteste :

— Vous ne savez pas qui je suis. Mon père ne m'a laissé comme héritage que des dettes.

— Je sais...

— Je n'ai ni maison, ni foyer; là-bas, dans la vallée, nulle lumière ne m'attend.

— Je sais...

— Je suis triste et morose, et ce serait un crime, de ma part, de venir assombrir votre vie.

— Je sais aussi cela, mais j'ai de la joie pour deux.

— Je ne suis qu'un tapeur, vivant au jour le jour et jamais sûr du lendemain... Je ne suis plus l'artiste que l'on a connu jadis, ni le compositeur qui promettait beaucoup... mais n'a rien donné.

Elle l'interrompt :

— Pourquoi me parler de ces choses qui vous font mal ? Je sais tout depuis longtemps : sans le vouloir, votre ami Pierre m'a renseignée, et je l'ai béni, car, grâce à lui, je vous ai connu et aimé. lorsque vous n'étiez encore qu'une muraille de glace.

Il laissa retomber lentement les petites mains.

Un rayon de soleil venait caresser le visage de Monique et allumait des reflets chauds au fond de ses yeux.

Non, ce n'était pas possible : elle ne pouvait pas venir à lui, elle était trop belle, trop lointaine...

Il la regarda, et tout son amour passa dans son regard, tandis qu'il disait :

— Je vous remercie d'avoir eu pitié de moi... Je partirai apaisé, ayant entrevu votre tendresse... Mais vous ne devez pas m'aimer. Si, durant un instant, parce que j'étais malheureux, j'ai su faire battre votre cœur, oubliez-moi. Je ne veux pas que vous partagiez mon existence de vagabond... Restez parmi les fleurs : j'ai trop souffert, dans l'ombre lourde

de mon chemin, pour songer même une seule minute à vous emmener avec moi.

« Oubliez-moi. Ne gâchez pas votre vie. Vous le regretteriez plus tard. A Alice-les-Bains, vous êtes entourée de soupirants riches et sympathiques... Vous n'avez qu'un mot à dire pour être heureuse... Oubliez-moi et laissez-moi partir. »

Quand il eut fini de parler, elle releva la tête, et ses yeux étaient pleins de tristesse.

Alors, il répéta très doucement, en se penchant un peu vers elle :

— Il faut que je vous quitte. Je ne puis pas, voyez-vous, vous donner de plus grande preuve d'amour.

Ses paroles tombèrent comme des larmes dans le silence de la pièce.

Monique s'appuya à la table :

— Pourquoi briser nos deux vies? Si vous me quittez, je ne me marierai pas. Je vivrai dans cette terrible solitude du *Val d'Enfer*, je vieillirai, comme tante Anne, murée dans le sépulcre des souvenirs, ayant comme elle, sans doute, un pauvre rêve mort.

Il s'était repris et protesta :

— Qui vous dit qu'elle ait eu un rêve, cette femme qui jamais n'a rien avoué? Sa jeunesse fut peut-être aussi vide que son déclin. Vous oublierez vite.

— Et si je reste une inconsolée?

— Dans quelques mois, vous serez fiancée

avec Luc ou avec un autre... Je vous aime, mais je n'ai pas foi en vous. Vous êtes bonne, je le sais. Vous êtes croyante, je le sais aussi; mais vous êtes jolie, et vous ne pouvez donc pas rester fidèle à un pauvre amour comme celui que j'ai pu faire naître en vous. Je me revois, un certain jour d'été, dans un grand salon aussi paisible que celui-ci. Une jeune fille m'attendait, appuyée à la fenêtre. Je revenais excédé, abruti, par trop de malheurs. Mon père agonisait... j'étais ruiné... Tous mes amis s'étaient discrètement éloignés, ayant peur que je devinsse gênant.

« J'espérais trouver deux mains secourables qui auraient rafraîchi mon front et bercé ma peine. Je m'approchais de cette femme que j'aimais et qui était blonde comme vous... Je lui dis tout,... elle comprit seulement que je n'étais plus riche... Alors elle tapota sa robe. (C'était une robe bleue... oui, bleue...) Et elle dit : « C'est bien ennuyeux, mais nous ne « pouvons plus nous marier, dans ces con-
« ditions. »

« Alors elle traversa tranquillement la pièce, et l'or de ses cheveux se mêlait à l'or du soleil qui entrait dans la chambre par les baies ouvertes.

« Elle poussa la porte, puis se retourna... Je n'avais pas fait un mouvement, j'étais comme paralysé, je ne savais plus au juste si je vivais. Elle eut un si rire exquis et mur-

mura : « Il ne faut pas m'en vouloir... Je ne
« suis qu'une poupée, je ne saurais pas être
pauvre. »

« Puis, sur le seuil, elle me demanda en-
core : « Vous viendrez au bal de Polytechnique,
« la semaine prochaine... Je compte sur vous,
« vous êtes mon meilleur danseur. »

« Elle partit, et je ne l'ai jamais revue, non,
jamais, et je suis resté seul... Il y avait une
table là et des fleurs dans un vase... La porte
était au fond près de la cheminée. Cela se pas-
sait un soir d'été... »

Robert appuya sa main sur son front comme
au sortir d'un rêve, et répéta :

— Un soir d'été...

Monique interrogea, doucement :

— Vous l'avez regrettée?

— Non, je m'étais trompé... J'avais aimé en
elle une femme inconnue... une femme qui
aurait été bonne et fidèle... Mais elle, « la pou-
pée ».... non, je ne l'ai pas aimée... Je n'ai
oublié aucun détail, afin que ces souvenirs
me défendent plus tard contre une nouvelle
expérience...

— Et si moi, malgré mes cheveux et ma
robe, j'étais celle que vous attendiez au-
trefois?

— Ce n'est pas possible.

Mais il était vaincu, et il n'osa pas protester,
lorsqu'elle dit :

— J'ai répondu à Luc que je ne pouvais pas

l'épouser, pour la bonne raison que je mē considérais désormais comme votre fiancée.

— Hélas ! je n'ai même pas de quoi vous offrir une bague !

Elle sourit, en lui tendant un anneau d'or :

— Je n'en veux point d'autre que celui-là.

Il faillit pousser un cri, en reconnaissant la bague qu'il avait vendue.

— Sachant combien vous teniez à ce bijou, je l'ai racheté... Vous n'avez plus qu'à me le donner maintenant.

— Drôle de cadeau ! fit Robert dont le visage s'éclairait ; puis, se penchant, il glissa l'anneau au doigt de Monique.

— Alors vous restez ?

— Je reste, puisque vous le voulez... Mais réfléchissez encore, je vous en prie... Jusqu'à la fin de mon engagement au moins, je ne veux pas que vous vous considériez comme liée, ni qu'il y ait rien d'officiel jusque-là... Vous ne savez pas tout ce qui me concerne. Car un serment pèse sur moi... Qu'ahd vous saurez, vous me rendrez vous-même ma liberté.

Il avait repris son air distant et s'inclinait, de nouveau cérémonieux, devant la jeune fille ; mais, lorsqu'il fut au seuil de la chambre, il revint brusquement sur ses pas, et saisissant Monique dans ses bras, il la baisa au front en murmurant :

— Oh ! ma bien-aimée...

Elle ferma les yeux.

Au dehors, les branches frémissaient doucement. Abandonnées sur la table, les capucines se mouraient en une tache sanglante.

L'horloge épelait les douze coups de midi, lorsque Robert pénétra dans la salle à manger.

M. de Servanne avait été de fort mauvaise humeur, durant toute la matinée. Le ciel s'était assombri, et des nuages d'orage descendaient lentement vers la vallée, emplissant d'ombre le parc.

Au bord des allées, les fleurs se courbaient déjà, comme sous une main invisible.

Dans la grande pièce sévère, l'atmosphère était plus lourde.

Mais, en apercevant Monique, Robert oublia tout. Non, il n'avait pas rêvé tout à l'heure, en lui passant au doigt l'anneau des promesses.

Elle était là, souriante, devant la fenêtre ouverte. Elle portait une robe qu'une fois « il » avait trouvée jolie.

Et il sentit dans un éclair qu'elle était sienne et lui serait fidèle.

Le déjeuner fut aussi paisible que de coutume. Mais Monique et Robert, en se fiançant, avaient uni leurs deux solitudes : ils ne

souffraient plus de l'ombre, ni du silence, et une joie passait dans leurs regards, lorsqu'ils se croisaient.

Au moment de quitter la salle à manger, la jeune fille se tourna vers Robert et lui dit à mi-voix :

— Que faites-vous, ce soir?

— J'en transpose de la musique.

— Me permettez-vous alors d'aller jusqu'à Alice-les-Bains... Je ne m'attarderai pas là-bas?

Il eut un sourire, devant la délicatesse de cette femme si indépendante qui se faisait déjà soumise.

— Vous avez envie de danser au casino?

— Non, certes... il s'agit d'une lettre pressée.

Et, élevant la voix, elle s'adressa à M. de Servanne :

— Mon oncle, je viens d'inviter un charmant garçon à passer quelques jours au *Val d'Enfer*.

Stupéfait, le comte demanda :

— De qui s'agit-il?

— D'un certain Pierre Durand, ami intime de M. Noldy.

Avant que M. de Servanne ait pu protester, Robert s'était penché vers Monique en murmurant :

— Comme vous êtes bonne !

Le comte n'eut pas le loisir de remarquer la tendresse qui vibrait dans la voix de Robert,

car M^{lle} Anne venait de pousser un cri rauque.

Elle recula, battant l'air de ses mains, les yeux fixés sur les deux jeunes gens, puis elle s'écroula.

Hugues qui semblait toujours dormir fut le premier à secourir sa tante. Il saisit dans ses bras le corps frêle, tandis que M. de Servanne disait :

— Elle respire encore... Mais on étouffe ici, il faut la porter dans sa chambre.

Alors Hugues marcha vers la porte, et sa haute taille ne se courbait pas. En franchissant le seuil, il regarda Monique dans les yeux :

— Pourquoi êtes-vous venue ici... pourquoi?

Avant que Monique ait pu répondre, il s'était enfui avec son fardeau, et son pas lourd martelait l'escalier.

Lorsque le silence fut retombé dans la pièce, le comte sortit à son tour et descendit dans le jardin. Quand il eut disparu au tournant d'une allée, Monique se tourna vers Robert pour l'interroger.

Elle tremblait toute et serrait Michel contre elle :

— J'ai peur... j'ai peur de cet homme.

— Et ses lèvres frémissaient.

— Je passe souvent en auto au-dessus du torrent et jamais je n'ai peur... mais, quand je suis en face de Hugues...

Elle n'acheva pas, et une lueur frémit dans le bleu de ses yeux.

— Pourquoi craindriez-vous Hugues, ma chérie; ne suis-je pas là, pour vous protéger?

— Oui, je sais, murmura-t-elle... Hélas! il reste beaucoup à faire pour que cette triste maison retrouve la paix... Oh! j'ai confiance, maintenant que, grâce à Dieu, nous sommes deux pour lutter... Mais il faut que je monte auprès de ma tante.

Elle lui dit adieu d'un sourire, et la porte se referma sur sa jeunesse blonde.

X

LE SECRET D'UNE VIE

Monique s'est assise, près du lit de M^{lle} Anne, et elle caresse des ses mains fraîches les pauvres mains ridées.

Les grands meubles sombres dorment. Des livres jamais lus qui ont jauni sans s'user s'alignent contre le mur. La pendule marche sans bruit, emprisonnée sous son globe de verre, et c'est comme un mystère de silence qui pèse sur toutes ces choses.

Monique se lève pour ouvrir la fenêtre, et les mille bruits de la montagne entrent dans la

pièce. Alors, elle se sent soulagée par la présence toute proche de ce qui vit.

Cette chambre semble un tombeau, avec cette femme étendue toute raide sur le lit, prête, dirait-on, à mettre en bière. Qui rompra le sommeil où M^{lle} Anne s'est murée vivante?

Monique revient lentement vers le lit, et un rayon de soleil l'accompagne, mettant un flamboiement dans ses cheveux.

M^{lle} Anne a rouvert les yeux et elle regarde sa nièce.

Au dehors, les nuages gris volent, comme d'immenses oiseaux cherchant en vain une brèche dans la cage bleue du ciel. Et dans cette course folle des lambeaux se détachent, plumes arrachées par le vent, et s'accrochent au sommet des pics.

M^{lle} Anne se soulève un peu sur ses oreillers.

— Vous « l' » aimez bien, Monique?

Monique se penche au-dessus du visage blême, où seuls les yeux vivent.

— Oui, tante...

— Oh ! je l'ai compris... lorsqu'il vous a regardée, et tout est revenu alors, tout ce que je croyais oublié.

Les lèvres minces se sont refermées, durant un instant... Vont-elles garder leur secret? Non, car M^{lle} Anne meurt de s'être tue trop longtemps.

Monique frôle de nouveau les mains inertes sur le drap blanc.

— Vous avez compris, tante, parce que vous avez aimé... autrefois... Il ressemblait à Robert, n'est-ce pas?

Les paupières de la malade s'ouvrent larges soudain, et le regard sans teinte erre sur les murs. Mais rien dans cette chambre banale ne rappelle le rêve qui a passé là, plus rien, ni une photographie, ni un bibelot.

Le regard va bien plus loin, vers les pentes de la montagne où les branches ont gardé peut-être le murmure de paroles brûlantes.

— Oui... il lui ressemblait. Il était grand, mince et brun. C'était un artiste, lui aussi, un peintre venu de Paris, la ville qui est si lointaine, si grande; j'avais perdu mes parents. Je vivais seule avec mon frère, déjà veuf... Toutes les femmes sont mortes jeunes, au *Val d'Enfer*, moi comme les autres. Alors lui est venu, il était gai et si tendre ! Je l'ai aimé, mais il était pauvre et sans foyer, et il voulait m'emmener dans la plaine. Il avait besoin de rires et de lumière, il ne voulait pas rester ici. Alors mon frère l'a chassé, mon frère n'a jamais songé qu'à sa maison... qu'à la terre; il a un peu raison, car notre montagne se dépeuple : les lampes s'éteignent, les foyers se ferment, la vie est si facile dans la vallée... Il est parti, et je ne l'ai pas revu.

« Votre oncle croyait m'avoir sauvée, il

m'avait tuée. Je suis devenue ce que je suis maintenant, une femme vieille et inutile. Et nous avons vécu l'un en face de l'autre, nous taisant par peur de tout ce que nous aurions pu dire. Le silence est allé s'épaississant, nous ne parlions jamais, mais il y avait entre nous des mots... des mots que nous ne pouvions pas même murmurer, car cela nous aurait fait trop mal. Au début, j'avais envie de lui tendre les bras, mais ensuite je n'ai même pas lutté. J'étais seule avec mes souvenirs et mon silence, seule pour toujours. Oh ! ie me croyais bien morte ! Mais vous êtes apparue un soir, et, lentement, vos doigts ont déchiré le voile qui m'emprisonnait. Puis, quand je vous ai vue près de celui que vous aimez, j'ai été délivrée; je me suis senti revivre et je suis tombée. »

Les phrases s'enchevêtrent, vibrantes, sur les lèvres trop longtemps fermées, et le visage de M^{lle} Anne s'illumine de reflets anciens.

Doucement, comme lorsqu'elle berce Michel, Monique murmure :

— Tante, vous avez beaucoup souffert, pas tant de votre rêve brisé que de la solitude. Mais il ne faut plus vous taire, puisque je sais. Il faut m'ouvrir votre jardin fermé, l'ouvrir à la vie. Je resterai là près de vous, et vous ne connaîtrez plus le silence. Vous verrez que vous vous êtes trompée, que nous sommes ici-bas pour vivre, vivre à tout prix; vous avez voulu endormir votre peine dans l'indifférence, mais la

pire souffrance est de ne pas souffrir. Nous sommes faits pour la vie, nous, les hommes éternels, et non pour quatre murs blanchis où rien ne marque. Les années et les jours se comptent aux marches que nous gravissons. Vous n'avez pas vécu, tante, car les heures n'ont rien été pour vous qu'un battement de pendule que vous n'entendiez même pas. Vous allez oublier ces années de silence et refaire votre existence. Oh ! il n'est jamais trop tard ; vous allez vivre avec les autres et pour les autres. Vous verrez que le bonheur est là : nous ne sommes seuls que si nous le voulons bien, nous rencontrons toujours une détresse prête à s'unir à la nôtre. Vous aviez Hugues, puis Marguerite et Michel. . mais vous n'avez pas su voir.

Monique parle, son visage penché vers l'autre visage. Lût la lumière, et les bruits de la montagne, et les ombres mouvantes de la forêt entourent le lit.

Soudain, M^{lle} Anne pleure.

Elle est sauvée, sauvée du passé qui la hantait, sauvée de l'isolement.

Monique a vaincu une fois encore.

Ce soir, malgré le vent, M^{lle} Anne a quitté sa chambre et s'est aventurée dans le jardin.

Monique et Robert montaient lentement dans la grande allée.

En apercevant sa vieille tante, Monique a marché plus vite.

— Vous êtes encore fatiguée... Vous n'auriez pas dû descendre.

Mais elle a jeté son écharpe sur les épaules de la jeune fille :

— J'avais peur que vous ne soyez pas assez couverte; l'air est froid, ce soir. Alors je suis allée à votre rencontre.

Robert regardait les deux femmes sans comprendre. Les yeux de Monique étaient pleins de lumière, et M^{lle} Anne avait le cœur plein de joie, car elle aimait, ce soir, l'enfant qui était venue à elle.

M. de Servanne ayant appelé Robert, Monique demeura en arrière avec sa tante. Elles restèrent un instant silencieuses devant le château dressé entre le jardin et l'horizon.

M^{lle} Anne posa la main sur l'épaule de Monique :

— Vous êtes fiancée?

— Oui, depuis ce matin.

Il y eut un nouveau silence, et l'on n'entendait que le frémissement des premières feuilles mortes courant dans les allées.

— Votre oncle ne sait rien encore?

— Non, rien...

— S'il refuse?

— Je descendrai dans la plaine.

— Ah !... vous aussi !

Et ce fut comme une plainte.

Mais Monique écarta d'un geste l'ombre douloureuse.

— Il ne refusera pas. Tout ce que je crains, c'est qu'il ne dise à Robert des paroles dures... et Robert a déjà tant souffert.

— Votre oncle ne dira rien à celui que vous aimez, fit soudain M^{lle} Anne d'une voix passionnée; je parlerai moi-même à mon frère.

Elles revinrent vers la terrasse, et elles s'appuyaient l'une sur l'autre, et la robe noire se confondait avec la robe claire dans le soir tombant.

Quand elles furent au seuil de la maison, Monique s'arrêta un instant :

— Si mon oncle consent à ce mariage, nous resterons au *Val d'Enfer*. Nous n'abandonnerons pas la montagne, ni les champs, ni les bois. Car nous aimons toutes ces choses qui nous ont rapprochés.

Dans le lointain, le torrent grelottait comme un rire.



M. de Servanne vient de sortir de la chambre de sa sœur, et il pénètre dans le bureau où travaille Robert. Il marche un peu comme un homme ivre. Il s'arrête en face du musicien et il pose ses deux mains à plat sur la table.

Il regarde longuement Robert qui, très étonné, a levé la tête, puis il dit :

— C'est bien vrai ?

Robert se tait, ne comprenant absolument pas.

— C'est vrai que vous n'emmenez pas Monique à Paris, que vous voulez bien demeurer ici ?

Cette fois, un sourire éclaire le visage de Robert :

— Certainement.

— Je croyais que vous haïssiez le *Val d'Enfer*.

— Non, puisque Monique l'aime.

— Alors, mariez-vous...

Et la voix du comte s'assourdit ?

— Rendez-la très heureuse et ne nous la prenez pas, car nous ne pourrions plus vivre sans elle : je ne me suis rendu compte qu'aujourd'hui de toute la place qu'elle tenait ici. Michel, ma sœur, moi-même, nous avons tous besoin d'elle.

Ils ont donc compris enfin ?.. Ils n'étaient donc pas tout à fait morts ? Robert en éprouve une joie telle qu'il croirait presque s'être attaché à ces muets murés dans leur isolement.

— Vous n'auriez pas cru cela, n'est-ce pas ? Vous n'auriez pas cru que je vous ouvrirais toutes grandes les portes de ma maison et que je vous dirais : « Épousez-la ! »

— Non, certes, avoue Robert en riant... aussi, maintenant, je crois tout possible.

— Eh bien ! je fais plus encore, je vous remercie. Luc Guibert aurait emmené Monique; vous nous la laissez, alors nous vous bénirions presque.

M. de Servanne n'est plus l'homme autoritaire et orgueilleux qui faisait tout trembler autour de lui. Il s'est un peu courbé, et il y a de la supplication dans ses yeux.

Un regret ultime lui vient pourtant :

— Elle est si jolie... Elle aurait pu devenir princesse... Mais qu'importe, puisque nous la gardons.

Alors il s'approche de la fenêtre donnant sur la cour. Par là n'entre que de l'ombre, car la montagne se dresse à pic de ce côté, menaçant, de sa lourde masse, les toits du *Val d'Enfer*. Et cette muraille de terre et de roches, que couvre la dentelle verte des sapins, cache complètement le ciel.

— Robert, aimerez-vous un jour ce pays ?

Robert ne répondit pas et souleva le rideau de tulle.

Avoir toujours comme horizon ces grosses choses immuables... A certaines heures il étoufferait; il aurait envie de fuir ce paysage morne et froid, ces gorges aussi étroites que des rues de Paris et où jamais le soleil ne pénètre. Il souffrirait de cette solitude que l'hiver fait plus

profonde en alourdissant l'ombre et en murant les chemins.

Il aimait tant les grands espaces que rien ne limite... L'océan aux mille visages et qui se perd dans l'inconnu. A cet instant, près de ce rempart trop proche, trop haut, Robert revivait des vacances passées en Bretagne... des grèves dorées, fuyant à droite et à gauche, et tout le ciel immense au-dessus de sa tête, et toute la mer devant lui, aussi loin qu'il pouvait voir.

Il lui semblait alors que le monde était à lui, et le vent qui vient du large, et les nuages qui courent et les vagues qui se déplient indéfiniment comme de la soie bleue. Il se sentait plus fort, la nature lui souriait, mais ne l'écrasait pas. Il était alors l'artiste riche et bohème qui a horreur des obstacles, qui veut pouvoir prendre son vol quand il lui plaira.

Il a appris maintenant que la vie n'est pas une promenade, mais une route qui monte, non pas une route unie de la plaine, mais un sentier de montagne.

Robert appuie son front à la vitre.

Là-bas, au bord de la mer, la lumière doit danser encore sur le sable; ici, c'est déjà la nuit... Comme les journées d'hiver seront longues avec ces pics qui cachent le soleil.

Mais la tâche à remplir est là qui retient Monique et son fiancé. C'est là qu'ils construi-

ront leur foyer, car la moisson est vaste sur ces pentes, et les ouvriers peu nombreux.

M. de Servanne a peut-être deviné les souvenirs qui hantent le jeune homme, car il reprend :

— Peu à peu les feux s'éteignent. Au château de Belzance... à la ferme des Fontaines... aux Quatre-Routes... Les volets se closent. Les maisons meurent. Les torrents ravinent les terres déboisées. Et ces champs que nos ancêtres ont pris sur la montagne redeviennent des déserts. Je lutte, j'achète toutes les propriétés abandonnées, car toutes celles qui ne périssent pas tombent aux mains des étrangers.

« Les Italiens, les Espagnols sont là qui nous guettent. Alors je n'ai plus que cette idée fixe : sauver notre sol,... et cela m'a fait oublier d'autres devoirs. Je suis devenu l'homme que vous connaissez. Je n'ai compris mes torts que lorsque Monique est arrivée. J'avais fait du *Val d'Enfer* une prison en voulant le défendre. Elle, en quelques semaines, a tout éclairé, tout embelli.

« Oh ! Dieu m'a puni, Dieu que j'avais voulu chasser d'ici. Mon fils n'a pas été heureux et n'a pas su rendre sa femme heureuse. Il chasse, rêve, et regarde tomber d'un air las ces arbres qu'il aimait tant. C'est en vous que j'espère. Dites-moi que vous vous attacherez à mes champs et à mes bois, que vous ne les quitterez

pas, même si quelquefois vous trouvez la vie dure dans notre montagne.

— Oh ! fit Robert en laissant glisser le rideau, Monique sera là et, avec elle, les peines seront légères.

Il était seul maintenant dans la pièce où la nuit entraît trop vite.

Il venait de regarder l'existence en face, et elle ne lui faisait pas peur. La tâche était belle, et ils seraient deux pour l'accomplir. Ce qui est atroce, c'est de marcher seul et sans but.

Il se mit au piano et il joua avec son âme d'autrefois.

Quand il eut fini de jouer, l'ombre était dans la chambre, mais l'ombre était douce, et Pierre s'avancait, les bras tendus, disant :

— Robert, tu es sauvé.

Les deux amis s'étreignirent silencieusement, et la pendule avait une voix chaude, et des fleurs qu'on ne voyait pas parfumaient l'ombre.

Robert murmura :

— 'Tu es rudement gentil d'être venu.

Pierre reprit :

— Alors, ce paradis du *Val d'Enfer*?

— ... Est bien un paradis.

— Quand je t'ai entendu jouer, j'ai compris... Tu as retrouvé la maîtrise de jadis. Toi qui te croyais un raté et t'acheminais sans le savoir

vers une aurore nouvelle, tu vas nous donner de belles œuvres.

— Peut-être, fit Robert, mais tout en labourant mes champs, car je reste ici.

Ils ne se voyaient plus, et leurs yeux se cherchaient dans la nuit.

Soudain Monique entra portant une lampe, et ce fut la lumière.

Elle était là, debout au seuil de la chambre, et elle souriait sous le halo de clarté douce.

Elle personnifiait bien l'âme du foyer, l'âme forte et joyeuse.

Et, tandis qu'elle venait vers les deux amis, Robert dit :

— Je bénis Dieu, chaque jour, de l'avoir mise sur mon chemin.

XI

L'HIVER DESCEND SUR LA MONTAGNE

La lumière grise de l'automne pénètre dans la bibliothèque.

Hugues, assis près d'une fenêtre, relit deux lettres qu'il vient de recevoir, et il tressaille au moindre bruit comme s'il attendait quelqu'un.

Enfin la porte s'ouvre...

Monique est entrée la première, et Robert la suit, n'osant avancer, saisi de peur à l'idée de cette entrevue.

— Ah ! vous voilà enfin...

— Qu'avez-vous à nous dire ?

— Oh ! peu de choses... mais je viens d'apprendre, Monsieur, certains détails que vous aviez sans doute négligé de faire connaître à votre fiancée.

Monique s'est redressée :

— Ce n'est pas vrai...

— Écoutez-moi donc avant de vous fâcher, ma chère cousine. Il paraît, monsieur Noldy, que votre père était un voleur... Ne protestez pas... ce mot peut vous gêner, mais n'est-ce pas la vérité ? Votre père, un soir, prit une forte somme dans la caisse de l'usine dont il était directeur. Le lendemain, il mourait et vous rapportiez l'argent en prétendant qu'il n'y avait eu qu'une erreur...

Lentement, Monique se retourna. Elle cherchait le regard de Robert, mais, appuyé au mur, le jeune homme semblait un condamné à mort.

— C'est faux, n'est-ce pas, Robert ? Ce n'est qu'une abominable calomnie !

— Non.

Ce mot tomba lourd dans la chambre.

Avec une sorte de rage, Hugues cria :

— Vous voyez... Vous ne pouvez l'épouser,

son nom est déshonoré, notre famille ne peut s'unir à la sienne... et je ne comprends même pas comment il a eu l'audace de...

— Taisez-vous, Hugues... De quel droit accusez-vous le père de Robert?... Aux yeux de Dieu, n'est-ce pas un plus grand crime de faire mourir sa femme de chagrin que de voler quelques billets de banque?

Hugues détourna la tête, d'un geste de bête fauve qui cherche à se cacher.

Doucement, Robert murmura :

— Pardonnez-moi, Monique... Vous voyez bien que je ne suis pas digne de vous.

Mais elle ne le laissa pas achever :

— Je ne sais pas, mon ami, mon grand ami, où est la vérité... mais je sais que, si votre père fut coupable, vous, vous avez beaucoup souffert, et c'est cela surtout qui répare... Non, Robert, ne me dites rien; je ne veux aucune explication, j'ai confiance en vous, cela suffit, et vous avez mon estime toujours plus profonde.

Les rideaux s'agitaient sous le vent qui venait de la montagne.

D'une voix qui tremblait, Robert avoua :

— Monique, je viens de connaître la plus grande douleur de mon existence, mais aussi la plus grande joie. Que m'importe maintenant la cruauté de certains êtres? puisque j'ai pu mesurer toute la force de votre amour... J'en reste ébloui comme d'une chose trop belle pour appar-

tenir à cette terre, mais il faut que vous sachiez tout. Oui, mon père, dans un moment de folie, a volé. Il espérait rendre d'ailleurs, on espère toujours rendre... La ruine qui l'accablait ne lui permettait plus de savoir où commence le mal... Ce fut affreux ! J'appris tout, près de ce lit où il mourait. Il me fit jurer de ne jamais dire à personne son déshonneur. Le lendemain, j'avais tout vendu, même les bijoux que je tenais de ma mère, même notre maison de famille. Tout fut rendu jusqu'au dernier centime, et le propriétaire de l'usine me promit qu'il garderait toujours le silence. Vous avez dû le payer cher, Monsieur, pour qu'il vous dise ces choses ; mais je le connais : avec de l'argent on l'achète facilement.

— Comment, Hugues, vous avez fait cela... cet affreux chantage ?

— Oui, je l'ai fait... car je vous déteste tous les deux... Vous me rappelez trop le passé et ce qui aurait pu être si j'avais compris.

Il courba la tête et, presque à voix basse, il ouvrit le jardin clos de son existence. Était-ce pour se disculper, tout en s'accusant ? Monique ne le sut jamais.

— J'aimais ma femme égoïstement, et elle en est morte. Je lui faisais peur, et cela m'amusait. J'étais jaloux parce qu'elle était jolie, et je la gardais prisonnière ici. Elle y étouffait, et je ne m'en apercevais pas. Quand elle m'a quitté j'ai commencé à comprendre, puis j'ai voulu ou-

blier; mais vous êtes venue, Monique, et j'ai vu naître sous mes yeux un autre amour si différent du mien... Ah! tenez, Monique, je ne vous demande qu'une chose : partez... partez. Vous lui ressemblez trop.

— Je ne partirai pas... J'ai promis à mon oncle et à Michel de rester ici

— Alors vous serez là toujours... toujours... Non, ce n'est pas possible!

Il se dressait, les yeux hagards, et, ne sachant plus ce qu'il faisait, il saisit un des lourds candélabres de la cheminée.

Il y eut un bruit terrible, un cliquetis de métal, puis ce fut le silence.

Robert avait écarté Monique d'un geste brusque, et le candélabre était tombé à quelques pas d'elle. Elle pleurait, appuyée à l'épaule de son fiancé, et les rideaux, redevenus immobiles, avaient repris leurs plis rigides.

Le soir glissa dans le jardin, la nuit vint, Hugues ne rentra pas, et sa place resta vide au bout de la table.

Où était-il? Nul ne le savait... et une sorte d'angoisse pesait sur les habitants du *Val d'Enfer*.

... Il s'en allait au milieu des arbres... ses arbres.

Il avait marché longtemps, aspirant les parfums mêlés de la terre. Les feuilles rougissantes lui frôlaient le visage, et les bras verts

des sapins se tendaient vers lui comme pour le retenir.

Devant ses yeux les montagnes jaillissaient de plus en plus hautes, et leurs sommets semblaient se disputer quelque but inaccessible perdu dans l'espace.

Hugues marchait toujours, il ne voyait plus rien maintenant, l'ombre avait tout dévoré, mais il tâtait les branches avec ses mains comme un aveugle, et il sentait vibrer en lui cet immense amour qui, depuis des siècles, attachait les Servanne à ce sol.

Invisibles, des torrents passaient près de lui, et leur voix rauque éveillait les voix de sa jeunesse.

Depuis trente ans il ne vivait que pour ces champs et pour ses bois. Il les avait défendus et soignés, il les avait écoutés respirer dans le grand silence des pics, et pleurer sous les rafales de pluie qui les déracinaient.

Puis Marguerite était venue qui ne comprenait que la poésie des arbres. Elle cueillait des fleurs, se regardait sourire dans le sombre miroir des lacs et ne cherchait, dans les paysages, qu'un reflet de ses états d'âme.

Lui, il aimait la forêt uniquement, complètement, pour elle-même. La beauté mouvante des branches ne l'avait donc pas rapproché de sa femme. Au contraire, un nouveau mur d'incompréhension s'était dressé entre eux.

Jusqu'à la dernière minute il n'avait pas su voir que le joli jouet avec lequel il s'amusait se fanait peu à peu... Un matin, le jouet s'était cassé, et il avait accusé le monde entier quand lui seul était coupable... Oui, « elle » était morte, morte par sa faute.

L'heure de la punition sonnait, et ces choses trop aimées ne le défendaient pas. Toutes ces tiges penchées vers lui et tous ces troncs menaçants criaient :

— Tu l'as tuée, tu l'as tuée.

C'étaient eux qui l'accusaient, eux auxquels il avait sacrifié l'insacriable. Il les sentait de plus en plus proches, armée de colonnes resserrant son étreinte et prête à l'étouffer.

Une immense rumeur roulait sur les pentes, s'enflait avec la voix des torrents, rejaillissait de roche en roche.

— Tu l'as tuée...

Il aurait voulu crier grâce, s'échapper, mais des rameaux le cinglaient, des ronces le griffaient, des cailloux roulaient sous ses pieds.

Marguerite, Monique, ces deux femmes possédaient donc, elles, le secret du bonheur, de ce bonheur que la terre elle-même n'avait pu lui donner?

Un chat-huant hula au sommet d'un pin et lui aussi disait :

— Tu l'as tuée...

Hugues titubait: il buta contre une racine

et, vaincu, il s'en laissa tomber sur l'herbe sèche.

Les lumières de la vallée ne montaient plus jusqu'à lui. Couché sur le dos, il voyait quelque chose de bleu, immobile entre les mains nues de deux branches... Ce devait être le ciel.

Le ciel où l'attendait le juge auquel nul n'échappe et qui l'accueillerait en répétant lui aussi :

— Tu l'as tuée.

Le ciel... grand miroir des âmes claires. Le ciel, dans les profondeurs duquel ceux qui ont gardé leur cœur d'enfant peuvent voir passer des ailes d'ange.

Jadis, étendue sur sa chaise longue, Marguerite soupirait :

— Emmène-moi ou je vais mourir. Il me faut de l'eau, de la lumière, des grands espaces libres. Ici j'étouffe.

Et lui s'emportait :

— Il n'y a pas de meilleur climat que le nôtre, et tous les docteurs le recommandent.

Il voyait bien que son ombre légère se rétrécissait sur la vitre, mais il ne voulait pas quitter ses champs et ses arbres.

Au-dessus de la tombe muette, les remords avaient grandi, implacables. Hugues avait perdu toute énergie et tout courage. Il ne travaillait plus et chassait à peine, car les bêtes insaisissables qu'il poursuivait à travers la montagne, c'étaient ses souvenirs.

Tout lui rappelait le drame de sa vie. Il fuyait son fils qui ressemblait trop à la pauvre disparue. Il n'osait plus regarder le sol auquel il avait sacrifié sa femme et qui, indifférent, laissait pousser de l'herbe sur ce cercueil.

Même l'amour de la terre ne suffit pas, à remplir et féconder une vie... Il faut l'amour d'une âme... Une âme pure et douce était venue dans son existence, et il n'avait pas su la retenir. Lamentable aveugle, il avait cru la mieux garder en rompant un à un les fils qui l'attachaient au sol !

— Marguerite... Marguerite, je t'aime enfin comme tu voulais être aimée.

Elle l'attendait peut-être là-bas au seuil de l'invisible, ayant tout pardonné...

Il ne revint pas au *Val d'Enfer*.

Le lendemain de sa fuite, Monique reçut seulement une lettre datée d'Alice-les-Bains.

MA CHÈRE COUSINE,

Pardonnez-moi d'avoir voulu vous faire du mal. Vous avez été pour moi la punition vivante, et je reconnais que cette punition était méritée. Je m'en vais... je m'écarte de votre route. Je n'ai su amener que de la tristesse au *Val d'Enfer*, vous y avez apporté la joie. Cette terre que j'ai trop aimée, je vous la confie; votre mari et vous la défendrez mieux que moi.

Elevez Michel comme s'il était votre enfant, parlez-lui quelquefois de son papa et dites-lui

qu'il voyage au loin, mais qu'il reviendra peut-être plus tard, beaucoup plus tard.

Je vais tâcher désormais d'être utile, de réparer en travaillant, en luttant. Pensez à moi dans vos prières, vous qui avez su tout de suite trouver le bon chemin.

HUGUES DE SERVANNE.

— Pauvre garçon, murmura Robert, après avoir lu cet adieu émouvant; il a mieux fait de partir, il souffrait trop ici.

— Vous ne lui en voulez plus de ce triste chantage qu'il a essayé de faire?

— Non, il voulait nous éloigner d'ici, moi, en me chassant, vous, en vous poussant à bout... Alors il a cherché dans mon passé un moyen d'arriver à ce double résultat, et je lui ai donné moi-même l'adresse de l'unique personne qui savait l'histoire de mon père.

— Quelle idée, Robert!

— Je vous devais la vérité... C'était la seule façon de vous la faire connaître et de m'écarter de votre route sans violer mon serment.

— Et vous avez pu croire que je vous repousserais à cause de cela. Les fautes de votre père, vous les avez depuis longtemps effacées... C'est mal d'avoir douté de moi.

— Je n'ai pas douté de vous... je vous aime trop. J'avais peur bêtement, je ne sais pas pourquoi, et maintenant j'ai honte devant Dieu d'avoir eu parfois des larmes intérieures. Une

telle aube m'attendait après la nuit sans étoiles du tunnel où je marchais en tâtonnant. Nous oublions toujours que les ténèbres ont une fin et que la lumière tue l'ombre. J'ai, en ce moment, plus de joie qu'il n'en faut pour effacer toutes mes années de tristesse. Je vis ce rêve fou : être aimé par la seule femme que j'aime, par la seule qui incarnait toutes mes aspirations les plus chères.

Il se pencha vers elle avec ce sourire qui le rendait si séduisant.

Alors, sans rien dire, elle lui prit doucement la main et la garda prisonnière.

Un silence plein de tendresse inexprimée régnait dans le salon lorsque M. de Servanne y pénétra.

Il avait passé une nuit épouvantable, ne songeant qu'à l'étrange départ de son fils, et il paraissait plus las; ses épaules ployaient sous un réel chagrin.

— Vous venez de recevoir une lettre... Hugues vous aurait-il écrit?

Monique inclina la tête et lui tendit le papier.

Quand il eut lu et relu chaque ligne, il se mit à trembler si fort qu'il dut s'asseoir. Depuis des années un fossé le séparait de son fils. Il n'avait pas soupçonné les drames silencieux qui se jouaient à côté de lui, et il avait toujours préféré ses champs à sa famille.

Les confidences de sa sœur et la lettre de Hugues !... Quel coup brutal ! Tout cela le bouleversait, et il s'apercevait enfin qu'il était père et qu'il s'était trompé.

— C'est épouvantable ! dit-il, le malheureux ! J'ignorais tout cela, je n'ai donc pas su voir. Nous avons donc vécu ici sur un effroyable malentendu. Ce n'est pas possible qu'il ne revienne pas...

Il se frottait le front comme pour chasser un cauchemar.

Prise de pitié, Monique répéta :

— Non, ce n'est pas possible ; il reviendra, soyez-en sûr, et nous l'accueillerons tous, et vous serez heureux.

Il se tourna lentement vers sa nièce :

— Je l'espère, mais avant ce retour il se passera peut-être plusieurs années. Je serai bientôt trop vieux pour diriger mon exploitation. Vous sentez-vous le courage de me remplacer ?

Ce fut Robert qui répondit :

— Nous sommes décidés à vous aider et à continuer votre tâche, mais vous aurez beaucoup à m'apprendre, car j'ai été depuis mon enfance un habitant des villes.

— Vous ne regretterez pas trop votre violon.

— Non, j'en jouerai aussi souvent que je le pourrai, mais je suis résigné maintenant à ne pas faire de la musique le but de ma vie. Le

monde n'y perdra pas, d'ailleurs... Je ne serais pas devenu un très grand artiste, un virtuose tout au plus, peut-être, mais avons-nous besoin de virtuoses? L'art est utile, sans doute; mais, avant de songer à lui, il faut songer à sauver notre sol.

— Vous avez donc vu... Vous avez donc compris le péril qui menace nos montagnes?

— Oui, j'ai vu les pentes déboisées, ravagées, que chaque goutte de pluie et chaque coup de vent décharnent un peu plus. J'ai vu apparaître le rocher là où autrefois il y avait des champs fertiles. D'ailleurs les vallées elles-mêmes sont menacées, puisqu'aucun obstacle n'arrête plus les torrents ni les avalanches.

M. de Servanne, les yeux brillants, s'approcha de Robert et le saisit par les épaules :

— Ah! vous comprenez donc, vous!... Mais que ferez-vous?

— Je pense qu'en reboisant chaque année un des endroits les plus en danger on arriverait vite à un résultat. Sur la pente du Courdais, par exemple, il y a encore suffisamment de terre pour essayer d'y planter de jeunes pins.

— Oui, vous avez raison... c'est par là qu'il faudra commencer.

Mais il n'écoutait plus Robert qui continuait :

— Ce qu'il faut aussi, c'est s'occuper des fer-

miers, leur donner confiance, les aimer; on ne peut pas sauver la terre sans eux.

— Vous avez raison, fit Monique : seuls, nous ne pouvons rien... Ma tante a enfin trouvé sa voie en quittant sa solitude. Elle s'occupe du patronage du Val et elle exulte de bonheur.

M. de Servanne était revenu vers la fenêtre donnant sur le torrent. Au delà de l'énorme coulée d'eau blanche, la montagne apparaissait brune avec les taches vertes de ses arbres.

— Nous pourrions donc peut-être la sauver?

Il ouvrit les battants vitrés, et le vent des grands espaces libres entra en criant dans la pièce.

Quelque chose de roux commençait à caresser la vallée et les pentes. L'automne était là, ensuite ce serait l'hiver qui murerait le *Val d'Enfer* dans la neige et le froid.

Monique devina sans doute les pensées de Robert, car elle se tourna vers lui en murmurant :

— Robert, je serai là.

Alors il sourit et la regarda avec tendresse :

— Vous avez raison. Le Pôle Nord avec vous serait un paradis, et ici nous ne sommes pas au Pôle Nord. Il y a trois mois pourtant, je faisais le serment de fuir, le trente septembre, le plus rapidement possible... et je suis resté. Vous pou-

vez être flattée, Mademoiselle, car je crois bien que sans vous je serais loin.

Les yeux de Monique brillaient doucement :

— Je sais le sacrifice que vous faites, vous qui ne pensiez pas devenir un cultivateur... Mais c'est un peu pour moi que vous le faites; aussi je vous aimerai tant, Robert, que vous ne regretterez rien...

— Non, rien, ma chérie... rien que de ne vous avoir pas rencontrée plus tôt.

Dressé dans le cadre clair de la fenêtre, M. de Servanne n'entendait plus que le grondement de l'eau.

FIN

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr ; franco France : 8 fr 75.

La collection des 11 albums : 76 fr ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 257. ★ **Collection STELLA** ★ 25 novembre 1930

La Collection “ STELLA ”

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection “ STELLA ”

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. . . 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. . . 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Casan, Paris (14^e).

